

JOURNAL  
DES  
DEMOISELLES

—  
TRENTÉ-SEPTIÈME ANNÉE  
—

PARIS  
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1  
ET RUE RICHELIEU, 103

—  
1869

JOURNAL

1852

DEMOCRAT

NEWSPAPER

PART

OF THE

1852

JOURNAL DES DEMOISELLES  
ET  
PETIT COURRIER DES DAMES  
RÉUNIS

4 Décembre

1869

MADAME DE SÉVIGNÉ ET SES ÉMULES

EUGÉNIE de Guérin était poète, en effet, & comme tous les poètes, elle avait cette vivacité de perception qui devance les événements, & tient un peu de l'esprit de prophétie. Mais ici, le pressentiment qui assombrit sa pensée la trompait à demi. Ce n'était pas elle qui, la première, devait manquer au foyer de famille.

Du reste, à part quelques nuages passagers, la poésie, chez Eugénie de Guérin, était habituellement sereine. Inhérente à son être même, elle en émanait sans préméditation, sans effort & sans art.

« Si tu n'avais pas un grand fonds poétique, lui écrivait son frère, aurais-tu jamais songé à faire des vers, isolée comme tu l'es au sein de la campagne, privée de livres & de toute excitation? Je sais que la vie de la campagne & le spectacle de la nature provoquent infiniment à la poésie; mais ils n'y provoquent que les âmes d'une certaine trempe & les poètes d'instinct comme toi. »

Pauvre Maurice! & lui aussi était poète, & lui aussi avait puisé, tout enfant, dans l'aspect de la campagne, les inspirations dont elle est la source vivifiante. Mais tandis que la poésie est pour Eugénie un délassement, une douce diversion aux travaux de son austère existence, elle est pour Maurice un tourment, une fièvre qui l'épuise & le dévore. Quand on compare le journal du frère à celui de la sœur, on est frappé de cette différence. D'où provient-elle? C'est que dans le journal de Maurice, qui renferme d'ailleurs des pages si pleines d'éloquence & de sentiment vrai, le *je* & le *moi* reviennent constamment. Toute personnalité, au contraire, est absente de l'âme d'Eugénie. Elle ne connaît ni les désirs ambitieux, ni les déceptions qui les suivent, ni les révoltes de la fierté froissée par les chocs du monde. Dans le cours uniforme de ses journées, elle suit d'un pas allègre & ferme, sans que jamais le doute vienne jeter une

ombre orageuse sur sa foi naïve & profonde, la route que la Providence lui a marquée. Ce n'est pas néanmoins qu'elle n'ait aussi ses rêves d'ambition & de gloire; mais ils ont tous un autre pour objet. Sa tendresse suit de loin ce jeune frère qui a quitté le toit de la famille, plein de poétiques illusions, & qui se voit réduit à chercher péniblement le moyen de gagner son pain quotidien dans ce vaste Paris, auquel il était venu demander la fortune & la renommée. Elle partage ses espérances, elle le soutient dans ses découragements. Quant à elle, que lui importent ses propres vers? Ils n'ont servi qu'à satisfaire les besoins d'expansion de son âme. Bien loin de vouloir sortir de son humble obscurité, elle n'aime que cette maison qui l'a vue naître, & qui concentre dans ses murs tous les souvenirs & toutes les affections de sa vie. Si elle s'éloigne de ce nid de famille, c'est à son corps défendant :

« ..... Papa m'emmène à Cayla. Ce voyage m'amuse peu... »

« C'était pour moi une véritable peine de m'en aller; papa l'a vu, & m'a laissée. Il me dit hier au soir : « Fais comme tu voudras. » Je voulais demeurer, & me sentais toute triste, pensant que ce soir je serais loin d'ici, loin de Mimi (1), loin de mon feu, loin de ma chambrette, loin de mes livres, loin de Trilby, loin de mon oiseau. Tout, jusqu'aux moindres choses se présente quand on s'en va, & vous entoure si bien, qu'on n'en peut sortir. Voilà ce qui m'arrive chaque fois qu'il est question de voyage. J'appelle voyage une sortie de huit jours. Comme la colombe, j'aime, chaque soir, de revenir à mon nid. Nul endroit ne me donne envie. »

(1) Mademoiselle Marie de Guérin, sa sœur.

R-4647

R.6485



Je n'aime que les fleurs que nos ruisseaux arrosent,  
Que les prés dont mes pas ont foulé le gazon ;  
Je n'aime que les bois où nos oiseaux se posent,  
Mon ciel de tous les jours & son même horizon.

Ces vers, limpides comme l'âme d'où ils sont sortis, viennent à l'appui d'une observation que j'ai faite maintes fois, & que je crois vraie, au moins en partie. Ceux qui vivent beaucoup par le sentiment n'éprouvent aucun besoin de courir le monde pour alimenter, par des impressions nouvelles, cette source inépuisable dont ils épanchent la surabondance sur ce qui les entoure. Dans leur *ciel de tous les jours*, ils trouvent l'infini.

Quand Maurice de Guérin avait quitté le Cayla, son âge touchait presque encore à l'enfance ; mais il revient le visiter, jeune homme, ayant déjà goûté au calice des amertumes de la vie. Son caractère s'est dessiné, son intelligence s'est élargie. Avec quelles délices il retrouve le confiant abandon & la douce liberté de la maison paternelle, où tous les cœurs lui sont ouverts, où tous les regards lui sont amis ! L'intimité du frère & de la sœur se resserre encore davantage. Leur sympathie se complète, cette sympathie qui, même dans les familles les plus unies, rapproche plus particulièrement l'un de l'autre ceux en qui la conformité des goûts & des idées forme un lien de plus, ajoutant une amitié de choix à celle que le sang avait tout naturellement établie. Mais cette réunion est de courte durée ; le Benjamin du Cayla s'éloigne de nouveau. Le 26 janvier 1838, Eugénie écrit :

« Je rentre pour la première fois dans cette chambrette où tu étais encore ce matin. Que la chambre d'un absent est triste ! On le voit partout sans le trouver nulle part. Voilà tes souliers sous ton lit, ta table toute garnie, le miroir suspendu au clou, les livres que tu lisais hier au soir avant de t'endormir.... Qu'est-ce que ce monde où tout disparaît ? Maurice, mon cher Maurice, oh ! que j'ai besoin de toi & de Dieu ! Aussi en te quittant, suis-je allée à l'église, où l'on peut prier & pleurer à son aise. Comment fais-tu, toi qui ne pries pas, quand tu es triste, quand tu as le cœur brisé ? Pour moi, je sens que j'ai besoin d'une consolation surhumaine, qu'il faut Dieu pour ami, quand ce qu'on aime fait souffrir. »

Mettez, ma chère, ces lignes en regard de celles qu'écrivait madame de Sévigné après le départ de sa fille, & voyez, dans un style différent, la conformité des impressions.

Cependant, un sort meilleur semble sourire à Maurice. Un mariage avantageux vient enfin lui promettre ces loisirs si nécessaires au libre exercice de la pensée. Cet événement amène Eugénie à Paris. Elle qui, vous l'avez vu, supportait à peine l'idée de s'éloigner du Cayla à la distance de quelques lieues, ne recule pas devant ce long voyage : être auprès de son frère dans une occasion si solennelle, connaître cette nouvelle sœur, qu'à l'avance elle aime, en raison de toutes les es-

pérances qu'apporte la jeune fiancée dans l'existence de Maurice, est pour son cœur un devoir & un besoin. Son séjour, dans le grand foyer de vie intellectuelle, permit à quelques esprits distingués d'apprécier ce mérite qui s'ignorait lui-même, & Eugénie de Guérin retourna en Languedoc, riche de sympathies d'autant plus chères à ses yeux, qu'elle les devait à son frère. Peu de temps s'était écoulé, quand Maurice y revint à son tour. Atteint d'ancienne date de l'une de ces affections de poitrine sur lesquelles on s'aveugle longtemps, & qui tarissent peu à peu les sources de la vie, il souhaitait se replonger dans le milieu salubre de la famille, & dans l'air qu'il avait respiré en naissant ; il eut du moins la consolation d'y exhaler son dernier soupir.

C'est maintenant qu'Eugénie pourrait s'écrier : que la chambre d'un absent est triste ! — Elle ne le fait pas, car elle proteste contre l'absence de Maurice. Elle refuse énergiquement à la mort le droit de rompre le commerce de leurs intelligences.

« Non, non, mon ami, la mort ne nous séparera pas, ne t'ôtera pas de ma pensée. La mort ne sépare que le corps ; l'âme, au lieu d'être là, est au ciel, & ce changement n'ôte rien à ses affections. »

Cri naturel des saintes tendresses ; instinct de durée éternelle, qui leur appartient exclusivement & les sauve du désespoir. C'est le cas de dire ici avec madame Swetchine :

Pour oser aimer, il faut croire.

La sœur survécut peu d'années au frère ; ce temps fut employé par elle à correspondre avec les amis de Maurice devenus les siens, & à tâcher, avec leur aide, d'appeler un rayon de gloire posthume sur la mémoire du jeune poète, en rassemblant & produisant au jour les œuvres qu'il avait ébauchées. Quand elle-même eut disparu, sa tâche inachevée fut reprise par sa famille, & c'est encore à la piété d'une sœur que nous avons dû de connaître, non-seulement les essais de Maurice, qui annonçaient peut-être à la France une renommée littéraire de plus, mais les révélations, plus intéressantes dans leur naïveté, de cette âme si noble & si tendre qui s'est appelée ici-bas Eugénie de Guérin.

Hé bien ! allez-vous me dire, cette oasis réclamée à grands cris dans votre dernière lettre, l'auriez-vous par hasard trouvée ?

Où, ma chère amie ; & honneur à notre siècle ! C'est lui qui nous la donne. Dans les œuvres épistolaires dont je viens de vous parler, de même que dans les lettres de madame de Sévigné, il n'y a ni roman, ni drame, ni aventures étranges ; rien de plus simple & de plus uni. Et cependant elles nous inspirent un intérêt profond. Cet intérêt, qui nous fait reprendre le livre quand nous l'avons quitté, et repasser avec un plaisir nouveau sur les pages que nous avons déjà lues, il est tout entier

dans ce qu'il y a de plus pur parmi nos attachements humains, dans ce qui trouve un écho préparé par la nature au fond de tous les cœurs : dans les affections de famille. Ce sont elles qui avivent chez les uns l'esprit; chez d'autres l'imagination, & qui, associées soit à la science, soit à la poésie, se font des plus hauts mérites de l'intelligence un accessoire & un ornement. Grâce aux lettres de Victor Jacquemont, au journal d'Eugénie de Guérin, à d'autres fragments sortis également du sanctuaire de la vie cachée, & que je regrette de ne pas vous citer, la postérité, — car je ne doute pas qu'ils ne soient lus par elle, — saura qu'au dix-neuvième siècle, tout n'était pas scandale & culte de la matière; qu'il y avait encore, serrés autour du foyer domestique, des époux tendrement unis, des parents vénérables & vénérés, des frères & des sœurs qui s'aimaient. Elle les enregistrera comme autant de témoignages en faveur du pauvre accusé, pour contre-balancer les dépositions accablantes que, sous forme de publication de tout genre, chaque jour voit éclore à sa charge. S'ils ne lui valent pas un acquittement complet, au moins lui vaudront-ils, je l'espère, le bénéfice des circonstances atténuantes.

Peut-être dois-je répondre ici à un reproche que vous m'avez fait; celui d'une sévérité outrée à l'égard du dix-huitième siècle. Vous me demandez si le cœur était vraiment absent d'une époque qui nous a transmis certaines correspondances, surpassant en ardeur passionnée tous les romans épistolaires, alors la mode.

Ma chère, vous savez, vous venez de voir encore si j'adore les cœurs aimants, si je glorifie les affections profondes & dévouées; mais la passion n'a rien de commun avec tout cela. Regardez-la de près : vous y trouverez toujours une personnalité exclusive & violente, qui réduit à néant, dans l'âme dont elle se rend maîtresse, tous les bons sentiments. Si donc, malgré l'éloquence incontestable du style, j'ai laissé de côté les lettres que vous me rappelez, c'est que je ne confonds pas l'incandescence du cerveau avec la tendresse du cœur, & qu'à mes yeux la véritable chaleur d'âme consiste dans le foyer durable qui vivifie, non dans l'incendie qui dévore & s'éteint.

Il se peut aussi que, dans les épanchements épistolaires de nos femmes du dix-neuvième siècle, des esprits rigoristes trouvent à reprendre une certaine exaltation; mais cette exaltation n'est que l'essor de la sensibilité vraie vers le beau & le bien; & si, parfois, dans ses manifestations elle affecte des formes qui frisent la puérilité, comment la condamner, ou seulement en sourire, quand on la trouve unie à de si tendres dévouements sur la terre, à des élans si élevés vers le monde invisible, à des pensées si larges en même temps que si pieuses? Vous avez vu Eugénie de Guérin méditer sur la philosophie antique, devant ce foyer de cuisine, où il y a place à la fois pour Platon & pour Preuil; mais quel philosophe, an-

tique ou moderne a jamais résumé en quelques lignes toute la vraie science de la vie, comme cette jeune & noble fille des La Ferronnays, cette autre Eugénie, que nous a fait connaître le touchant *Récit d'une sœur*, alors que dans une effusion de tendresse & de joie, elle écrit à cette sœur si chère :

« Oh! sois aimée! sois bénie! qu'il n'y ait que bonheur pour toi sur terre! Quel vœu! Se peut-il réaliser? Un seul moyen le rend possible. Aimer la vie sans craindre la mort; jouir sur la terre de ce que Dieu donne, mais désirer le ciel pour posséder sans perdre. »

Vous allez sourire, & me dire qu'à mon tour je me laisse emporter par une exaltation sentimentale. Et madame de Sévigné, sera-t-elle du coup détronée?

Non, ma chère amie. Comme première en date, madame de Sévigné resterait toujours la première dans mes prédilections; mais ce n'est pas là son seul titre à la préséance. Quel que soit le mérite de ceux qu'on lui compare, il y a en elle, par l'exacte harmonie de l'esprit, du sentiment & du style, une grâce unique, quelque chose de supérieur & de complet que nul autre n'égale. On y sent une culture littéraire plus soignée, un sens droit plus tranquille. Les lettres intimes de notre époque ont, au contraire, je ne sais quoi d'inquiet & de souffrant, qui se communique au lecteur. Leur enjouement est, si j'ose m'exprimer ainsi, un enjouement mélancolique. Le sérieux de la pensée ou l'attendrissement du cœur se rencontre chez madame de Sévigné, à côté de la gaieté franche & même un peu espiègle; jamais la mélancolie. Cela tient à la différence des temps. Le dix-septième siècle a sans doute ses plaies & ses misères; mais c'est une époque robuste qui vit dans la conscience de sa force, sans rien regretter de la veille & rien craindre du lendemain. Le dix-neuvième siècle est assis au milieu des ruines; il se ressent de la rêveuse tristesse qu'inspire toujours ce spectacle. De là aussi cet autre caractère qui le distingue : la contemplation insatiable de la nature, refuge instinctif de l'imagination, troublée par le sentiment de l'instabilité dans les choses humaines. Si, sous ce rapport, je vous ai signalé une pauvreté à peu près entière dans le dix-huitième siècle, on peut dire que, dans le nôtre, il y a exagération. Au dix-septième, l'homme & la société occupent une large place; néanmoins, il y a des regards qui contemplent, & des âmes, en petit nombre, il est vrai, qui sentent la nature. Chose remarquable! ce n'est pas chez les poètes proprement dits qu'il faut les chercher; on peut citer en exemple sur ce point, la correspondance de Racine avec Boileau; leur prose est aussi platement incolore que leurs vers sont nobles & harmonieux. Madame de Sévigné est une de ces âmes d'élite; toutefois, si nous la voyons ravie devant les splendeurs du soleil couchant; si elle écoute le rossignol & la fauvette ouvrir le printemps dans les bois de Livry; si elle a

un grand faible pour la lune, qu'elle appelle sa *petite amie*, une phrase aussi brève que vive, aussi rapide que colorée, tombée de sa plume, en passant, au milieu de mille autres détails de sa vie ou de sa pensée, suffira pour nous l'apprendre. Si, durant ses promenades prolongées jusqu'à une heure avancée du soir dans les grandes allées des *Rochers*, elle y considère les effets de ce clair de lune qu'elle adore, elle ne trouve dans les jeux fantastiques de l'ombre & de la lumière que des objets plaisants qui l'amuse. Son œil ne s'humecte qu'à l'image de sa fille absente. Rien de vague ni de vaporeux dans ses impressions, tout est net & déterminé. Son sourire ou ses pleurs sont ceux de la santé; le sourire ou les pleurs de notre siècle sont ceux d'un convalescent, si ce n'est d'un malade.

Cette lettre est bien longue, & pourtant je ne la finis qu'à regret. Ce sera la dernière que vous aurez de moi sur ce sujet. Je n'ai fait qu'effleurer la matière, mais si une plume sérieuse, pourvue à un plus haut degré que la mienne de science & d'habileté, voulait s'en emparer & la développer, il en pourrait naître, je crois, un livre curieux, où l'esprit de chaque siècle serait mis en lumière par les correspondances privées, beaucoup mieux que par les œuvres préméditées des grands écrivains. Pour moi, dans ce petit travail que vous-même m'aviez indiqué, je n'ai cherché que ce que j'y ai en effet rencontré, c'est-à-dire le plaisir si délicat & si doux d'échanger mes impressions & mes idées avec celles d'un esprit sympathique. Il me semblait

vous voir assise devant moi, m'écoutant & me souriant, comme au temps de nos longues causeries, l'hiver, au coin du feu, l'été, sous le feuillage. Souvenir charmant! Mais n'est-ce plus vraiment qu'un souvenir? — Espérons, ma chère amie, bien qu'un ancien sage, Alcuin, si je ne me trompe, définisse l'espérance *le sommeil de l'homme éveillé*. Les rêves qu'on y fait se réalisent quelquefois, quand ils ne sont que l'anticipation d'une chose possible & vivement désirée. En attendant, je comprends toute la gratitude si plaisante de madame de Sévigné pour les postillons crottés qui prenaient la peine de porter & de rapporter les volumineux paquets de lettres échangés entre elle & sa fille. Ma reconnaissance, à moi, retourne plus loin en arrière; je la fais remonter jusqu'au vieux Cadmus en personne :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux  
De peindre la parole & de parler aux yeux.

Et parmi tous les bienfaits qu'à côté de quelques maux nous devons à l'invention de l'alphabet, je bénis particulièrement celui qui, sous forme épistolaire, efface momentanément en nous la froide sensation de l'absence, emporte la pensée à travers l'espace, jusqu'à la pensée qui peut lui répondre, resserre plus étroitement peut-être que la parole même les liens de l'amitié, & permet aux gens qui s'aiment d'affection fidèle, de se montrer du moins par là, sinon par autre chose, les émules de madame de Sévigné.

APHÉLIE URBAIN.

---

## VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

---

### BEC

**C**E petit mot, un des plus anciens de notre langue, fournit une ample matière aux locutions proverbiales : *N'avoir que le bec*, ne savoir que babiller, beaucoup parler & ne rien faire. *Se prendre de bec*, se disputer. *Avoir le bec bien affilé*, parler vite, avec facilité. *Caquet-bon-bec*, une pie, &, au figuré, une femme bavarde & médisante. *Donner des coups de bec*, lancer des traits piquants, des méchancetés. *On lui a fait le bec*, on l'a stylé, on lui a dit

ce qu'il devait répondre pour ne rien compromettre. *Avoir bec et ongles*, avoir les moyens de se défendre & savoir en user. *Passer la plume par le bec* à quelqu'un, le frustrer de ses espérances. *Tenir quelqu'un le bec dans l'eau*, le tenir dans l'incertitude, dans une attente qui ne doit rien produire. *Montrer à quelqu'un son béjaune*, lui montrer son inexpérience, son ineptie, sa sottise.

De ces diverses expressions, toutes si vivantes & si expressives, les trois dernières seules appellent quelques explications.

C'est aux champs, dans les pratiques de la cam-

pagne, qu'on a cherché l'origine de la déception qu'exprime *passer la plume par le bec*. Pour empêcher les canes ou les oies de courir, il faut leur ôter les moyens de passer entre les planches & les lattes ou par les ouvertures de la basse-cour ; à cet effet, on leur introduit dans les deux orifices du bec une plume qui, se présentant de travers & rendant le bec sensible au moindre contact, suffit pour les arrêter. Par extension, *Passer la plume par le bec*, se dit aussi dans le sens de prendre quelqu'un pour dupe, pour jouet. On pourrait y voir alors une allusion à l'espièglerie qui consiste à barbouiller d'encre les lèvres d'un écolier ou d'un novice quelconque, en lui tirant la plume qu'il tient dans sa bouche.

Sur la locution, *Tenir quelqu'un le bec dans l'eau*, rien d'assez certain pour qu'il soit possible de se livrer à autre chose qu'à des conjectures. Est-ce une allusion au supplice de Tantale qu'on nous représente plongé dans l'eau jusqu'au menton, sans pouvoir apaiser la soif qui le dévore ? Est-ce un emprunt aux habitudes du héron qui reste longtemps le bec dans l'eau sans rien prendre ? Est-ce enfin un de ces renversements de mots qu'autorise la figure de rhétorique appelée hypallage, & le bec dans l'eau veut-il dire l'eau dans le bec, ce qui répondrait à faire venir l'eau à la bouche sans satisfaire au désir excité ? Pesez mûrement ces hypothèses, & si choisir vous importune, tâchez de trouver mieux.

*Béjaune*, contraction de *bec-jaune*, indique l'inexpérience, la simplicité de l'esprit. C'est une allusion aux oiseaux qui ne sont pas sortis du nid & qui ont le *bec jaune* ; comme ils ne savent rien faire, ils servent à désigner, par comparaison, les personnes novices & peu habiles. Le jeune homme sans expérience, qu'on appelle familièrement *blanc-bec*, était un *bec jaune*, autrefois. Niais qui a pour radical *nid*, s'est dit, au propre, des oiseaux de fauconnerie que l'on prenait dans le nid & qui ne savaient pas encore chasser. De là au sens figuré le chemin est direct, & les deux mots : *niais* & *béjaune*, nés tous deux dans un nid, ont même origine & même signification. *Montrer à quelqu'un son béjaune*, c'est lui montrer sa niaiserie. Le *béjaune* était très à la mode autrefois. Mademoiselle de Gournay a dit des savants qui critiquaient ses diminutifs : « Je gage ma quenouille contre l'honneur de leur bonne grâce, que je leur montrerai leur bec jaune. » Et Molière avait pour ce mot une grande prédilection ; il s'en servait coutumièrement pour caractériser l'erreur & la sottise : — « C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre & de leur montrer leur bec jaune. » (*L'Amour Médecin*.) « Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune & le tire d'erreur. » (*Malade imaginaire*.)

*Béjaune* éveillant l'idée de jeunesse, de novice, payer son *béjaune* se disait de la bienvenue que payait le jeune homme, le nouveau qui entrait

dans un régiment, dans un atelier ou dans une compagnie quelconque (1).

On appelait aussi *Lettres de béjaune* les lettres que les procureurs donnaient aux clercs de la basoche pour attester qu'ils avaient travaillé chez eux.

Ajoutons, pour tout dire sur le bec, qu'en vue de critiquer des prétentions ridicules & sans fondement, nos aïeux disaient : *Les bègues sont ceux qui ont le plus de bec*. Nous disons aujourd'hui, dans une intention analogue : *Les tonneaux vides sont ceux qui font le plus de bruit*, les ignorants & les sots sont ceux qui parlent le plus. C'est le mot de Phocion : « Les grands parleurs sont comme les vases vides qui résonnent plus que les pleins. » Ces bavards qui répètent sans cesse ce que disent les autres, les Grecs les comparaient aux chaudrons du temple de Dodone, lesquels étaient disposés de telle sorte que, lorsqu'on frappait sur le premier, tous les autres résonnaient.

Si, transportant la question sur le terrain géographique, vous voulez expliquer la présence du mot *bec* dans les noms de plusieurs de nos localités, comme *Caudebec*, *Bolbec*, *Bec-Helloin*, *Holbec*, *Bec-Thomas*, etc., je vous dirai que *bec*, en langue celtique, signifie ruisseau.

\* \*

#### BUDGET

Il y avait dans notre ancien français un mot qui n'était pas *bourse* (lequel vient en droite ligne de *byrsa*, qui signifie cuir) ; c'était *boulge*, qui avait pour origine le celtique *bulga*, bourse de cuir. Ce mot avait un diminutif : *boulgette* ou *bougette*, petit sac, petite poche.

Ce mot *bougette*, les Anglais nous l'ont pris en le prononçant, en l'écrivant à leur manière, & ils en ont fait *budget*, nom qu'ils donnèrent spécialement à la bourse du roi, au trésor royal.

Sous la Restauration, alors que la mode tournait à l'imitation anglaise, le bon vieux mot nous est revenu ainsi défiguré, & nous l'avons adopté sous sa forme étrangère pour désigner l'ensemble des dépenses & des recettes de l'État.

(1) Dans l'ancienne Université de Paris, on appelait *béjaune* un nouvel écolier, & *béjaunisme* le festin qu'il donnait pour sa bienvenue. Les cérémonies & réjouissances du *béjaunisme* avaient pris au moyen âge les proportions d'une institution. Les *becs-jaunes* avaient leurs abbés, leurs règlements, leurs statuts, leurs titres, & formaient une corporation fortement organisée. Un statut de l'Université, du 25 mars 1342, tenta de la dissoudre & de mettre un terme aux tumultueuses coutumes qu'elle avait fait prévaloir ; mais les licences de la gaîté avaient alors leurs privilèges, & la cérémonie du *bec jaune* subsista dans l'Université jusqu'à la fin du quinzième siècle.

## CHÈVRE

La chèvre (en latin *capra*) & son jeune chevreau le *cabri*, ont beaucoup contribué, par leurs allures brusques & soudaines, à enrichir notre langue. Le cheval qui se *cabre* se dresse subitement, comme la chèvre, sur ses pieds de derrière; d'où se *cabrer*, au figuré, signifie s'emporter, se révolter; la locution *prendre la chèvre*, bondir, s'emporter tout à coup, veut dire exactement prendre les allures de la chèvre. Le pouls est *capricant* (ou *caprisant*, selon la forme moderne) lorsqu'il est inégal & qu'il saute, comme la chèvre, d'une manière irrégulière, inattendue. Faire des *cabrioles*, c'est sauter avec l'agilité d'un cabri, & un *cabriolet* est une voiture légère qui saute en roulant comme le cabri en courant. C'est enfin à son humeur changeante, à son peu de goût pour la fixité, à tout ce qu'il y a en elle d'inconstant & d'inopiné, que la chèvre doit d'avoir donné naissance au mot *caprice*, que les dictionnaires définissent : fantaisie, boutade, volonté subite & irréfléchie. A vous de décider, mesdemoiselles, si cette définition est la bonne.

Ajoutez à cette généalogie *caprine*, le *chevreuil*, la *chevrette*, sa femelle, & le *chevrillard* leur petit (1); le *chevrier*, le pâtre des chèvres; le tremblement de la voix, que sa ressemblance avec le bêlement des chèvres a fait appeler *chevrotement*; le *capricorne* (chèvre à corne), nom de la constellation zodiacale située entre le Sagittaire & le Verseau, & qu'on figure par un bouc; la petite écrevisse de mer dont le nom, devenu *crevette*, a d'abord été *chevrette*, parce qu'elle fait des petits sauts de chèvre; & le *chèvrefeuille*, l'arbrisseau grimpant à fleur odoriférante, qui s'appelle ainsi parce que ses feuilles grimpent comme des chèvres ou parce que les chèvres grimpent après ses feuilles, & vous aurez l'ensemble des mots usuels que la chèvre a créés (2).

Un mot, un seul, reste inexpliqué, c'est *chevron*. Comment & par quelles déductions s'est effectué le passage de chèvre à chevron, les circonstances & la nature des choses ne l'indiquent pas clairement. L'image du chevron, dans ses diverses acceptions, en charpente, comme en blason, comme en art unilitaire, est toujours celle d'un angle aigu. Là peut-être est la solution; il n'est pas impossible qu'à défaut d'un rapport d'idées, ce soit un rapport de forme, de figure qu'il faille chercher entre la chèvre & les chevrons.

Le monstre fantastique que la fable compose d'une tête de lion, d'un corps de chèvre & d'une

queue de dragon, doit son nom de *chimère* au mot grec *chimaira*, chèvre. On a expliqué ce mythe en disant que la Chimère était une montagne dont le sommet nourrissait des lions, le milieu des chèvres & le pied des serpents. — En mythologie, on remplace une extravagance par une autre, & l'on appelle cela une explication. Disons que les flammes vomies par la Chimère faisaient allusion sans doute à quelque volcan; admettons même, pour justifier le nom, que des chèvres peuplaient les campagnes de la Lycie; mais ne poussons pas plus loin les investigations. Ce qui est resté de la chimère, c'est ce qu'elle offre à l'esprit de fabuleux, de fantasque, d'in vraisemblable; les hommes en ont été si bien frappés, qu'ils ont consacré son nom à caractériser les rêves, les choses vaines & folles qu'enfante notre imagination. « On la console d'avoir perdu la jolie chimère de croire être immortelle. » (M<sup>me</sup> de Sévigné.) Les anciens s'étaient déjà emparés de l'image, puisqu'on dit que parmi les peintures d'Herculanum on a trouvé l'Espérance allaitant une chimère.

La chèvre n'est pas seule parmi les animaux à faire souche étymologique: le *chien* (en latin *canis*) a aussi fourni son contingent. Sans parler du *caniche* lui-même, qui désigne l'espèce la plus intelligente, nous en trouvons un premier exemple dans l'adjectif *canin*, qui se dit particulièrement de la faim & des dents: une *faim canine* est une faim dévorante, comme celle du chien, & les *dents canines* sont les quatre qui, plus longues & plus pointues que les autres, rappellent les crocs du chien. — Le *chenil* est le lieu où l'on renferme les chiens d'une meute; & le *chenêt* (autrefois *chiennet*, petit chien) doit son nom à ce qu'il a été représenté dans l'origine par un chien couché sur le ventre.

Employé comme terme de mépris, chien se retrouve dans canaille, mot italien qui, dans notre langue, a remplacé chienaille. Le temps des grandes chaleurs (du 24 juillet au 26 août) emprunte son nom de *canicule* à cette circonstance que le lever du soleil correspond, à cette époque, avec celui de l'étoile la plus brillante de la constellation du grand Chien. C'est aussi de *canis*, en passant par l'italien *cagna*, que sont venus les qualificatifs *cagnard*, qui a la fainéantise du chien, & *cagneux*, avoir comme les chiens & particulièrement les bassets, les genoux en dedans. — On appelle *braques* les chiens aux poils ras, aux oreilles pendantes, qui, plus que les autres, sont propres à la chasse, & les *braconniers* étaient ceux qui originairement dirigeaient les chiens braques. Depuis que les braconniers ont fait un usage illicite de leur talent pour la chasse, le mot s'est trouvé complètement détourné de sa signification primitive.

Notons, à propos des noms de la race canine, que les petits chiens appelés *carlins* ont été ainsi désignés parce que leur museau noir & aplati leur donnait une sorte de ressemblance avec le masque d'Arlequin, dont l'acteur Carlin (Carlo Bertinazzi)

(1) Le petit chevreuil autrefois s'appelait *chevrot*, c'est ce qui a fait donner le nom de *chevrotine* au plomb de moyen calibre qui sert à tirer le chevreuil.

(2) On appelle aussi *chèvre* une machine destinée à élever, à faire monter des fardeaux, & ce nom résulte encore sans doute d'une comparaison.



jouait les rôles, dans la comédie italienne du dernier siècle, avec un succès qui avait fait de son nom le synonyme d'Arlequin. Les autres noms de chiens s'expliquent d'eux-mêmes : le *basset* est très-bas sur ses pattes, le *lévrier* & sa femelle la *levrette* sont les chiens à lièvre, & le *dogue* & le *bouledogue*, le chien à taureau (*bull dog*), sont les noms anglais sous une forme française.

Les oiseaux, de leur côté, nous ont fourni quelques termes de comparaison. C'est parce que la *buse*, le *buson* & le *butor* sont rebelles à l'instruction, & qu'on ne pouvait les dresser pour la chasse, que les noms de ces oiseaux de proie servent familièrement à désigner ceux qui sont grossiers, maladroits & incapables de rien apprendre. Le proverbe : *On ne peut faire d'une buse un épervier*, signifiait : on ne peut faire d'un sot un habile homme. La stupidité traditionnelle de l'*oie* & de l'*oison* a fait de leurs noms les synonymes de niais, d'imbécile. Parfois même, pour appuyer plus fort & caractériser particulièrement les esprits bornés, on les appelle *oisons bridés*; ce qualificatif fait allusion à la plume qui les empêche, nous l'avons vu tout à l'heure, d'entrer dans les lieux fermés par des haies. L'*étourneau* étant pris, comme la linotte, pour un type de légèreté, on a donné leurs noms aux hommes étourdis, inconsiderés : quel étourneau ! quelle tête de linotte ! — Le serin enfin, pour tout dire de la gente emplumée, le *serin*, que nous emprisonnons, que nous façonnons à nos goûts, à nos habitudes, que nous *serinons* avec ou sans *serinette*, a passé son nom,

dans le langage populaire, à ceux qui manquent de ruse, de finesse & qui se laissent leurrer facilement.

Outre *chevalier*, *chevalerie*, *chevalet*, *chevaler*, *chevaleresque* & *chevaucher*, le *cheval* a engendré également bon nombre d'expressions. A la forme italienne *cavallo*, sortie elle-même du latin *caballus*, cheval de fatigue, se rattachent *cavale*, *cavalier*, *cavalerie*, *cavalcade* & *cavalcadour* (écuyer qui a la surveillance des chevaux & équipages d'écurie d'un prince). De son nom latin *equus* sont venus *équestre* & *équitation*; & son nom grec *hippos* est le radical des mots *hipparque*, nom chez les Grecs des généraux de cavalerie; *hippiatrie*, médecine des chevaux; *hippique*, qui a rapport aux chevaux; *hippocentaure*, monstre fabuleux, moitié homme & moitié cheval; *hippocrène*, fontaine que, selon la fable, le cheval Pégase fit jaillir d'un coup de pied; *hippodrome* (de *dromos*, course), cirque disposé pour les courses de chevaux & de chars; *hippogriffe*, autre monstre fabuleux, moitié cheval, moitié griffon; *hippologie*, étude, science du cheval; *hippomanie*, goût passionné pour les chevaux; *hippone*, divinité qui présidait aux chevaux & aux étables; *hippopotame*, où *hippos* est composé avec *potamos*, fleuve; *hippotomie*, anatomie du cheval; *hippophagein* (manger), alimentation par la viande du cheval, & d'autres encore dont je vous fais grâce, parce qu'ils sont trop savants, ou, si vous l'aimez mieux, trop barbares.

CHARLES ROZAN.

## BIBLIOGRAPHIE

### LA BONTÉ

PAR M. CHARLES ROZAN (1).

Les livres purement didactiques sont devenus assez rares, le siècle frivole a besoin qu'on lui enveloppe la morale, comme un bonbon, dans le papier doré & brillant de l'imagination; pourtant, si la ré-

flexion pure était toujours revêtue des charmes du talent, si elle s'exprimait toujours dans un langage coloré & littéraire, elle se lirait, elle se répandrait, elle s'achèterait, & c'est là l'heureux sort que nous osons prédire au livre de notre collaborateur, monsieur Rozan.

Il a traité avec beaucoup d'amour un beau sujet : quoi de plus aimable que la bonté ? quoi de plus nécessaire au commerce de la vie ? La bonté, plus que l'intelligence, plus que la beauté, attire l'affection & enchaîne les âmes ; elle est de toutes les saisons, il n'est pas d'âge ni de situation où elle ne puisse éclater. Elle est certainement un don naturel, une naturelle inclination du cœur ; pourtant,

(1) Chez Hetzel, 18, rue Jacob, Paris. Très-beau volume, prix : Paris, 3 francs ; par la poste, 3 fr. 50.

comme tous les dons, elle doit être cultivée pour arriver à la perfection. La fermeté, la patience, l'attention, le calme, la modération, sont les appuis de la bonté. L'homme faible, l'homme colère, l'homme impatient, l'homme injuste, eussent-ils des éclairs de bonté charmante, ne seront jamais complètement bons, ils retomberont toujours par un côté dans l'égoïsme propre à l'être humain non cultivé. N'avez-vous pas connu quelqu'un de ces gens irascibles, fléaux de leur famille, dont on dit pourtant : son cœur est bon? Eh! qu'importe! si son caractère fait souffrir continuellement égaux & inférieurs? et ce distrait, cet inattentif, qui oublie les besoins & les désirs des autres : son cœur est bon, oui, mais il faut tirer ce cœur de son oubli & de son tombeau. Et combien d'autres exemples! combien de bontés de cœur avortent dans ce monde, parce que le caractère n'a pas été éclairé, rectifié & dirigé!

M. Rozan compte tous ces ennemis domestiques de la bonté : l'amour du plaisir, la peur du ridicule, l'amour des richesses, l'égoïsme ; il arrive aux soutiens de la bonté : l'esprit, l'indulgence, la justice ; & il voit enfin la bonté dans les diverses situations de la vie, fils, père, ami ; chacun de ces chapitres est fouillé, analysé avec une finesse extrême, & charme par la vérité des peintures & le choix délicat des citations ; une jeune personne qui lirait posément cet excellent livre (il n'est pas de ceux que l'on feuillette) en retirerait une véritable lumière & une véritable jouissance : il y a à prendre pour l'esprit & pour le cœur. Citons un passage de la conclusion qui résume la pensée de l'ouvrage :

« Faisons le bien, parce qu'il est le bien, sans trop nous inquiéter du sort qui lui est réservé. »  
« Chacun doit se livrer aux nobles entreprises, mais qui peut être sûr de toujours réussir? ne déplorons l'ingratitude que parce qu'elle ne fait pas le bonheur de l'ingrat. Les hommes généreux & dévoués n'ont aucun besoin de la reconnaissance ; ils ne font pas le bien pour qu'on les remercie. Ils seraient heureux, sans doute, d'inspirer aux autres le sentiment qui les anime & leurs regrets se fondent, non sur le bien qu'on ne leur a pas rendu, mais sur celui qu'ils n'ont pas produit. Si les bonnes œuvres ne vont pas véritablement à la meilleure adresse, ne partent-elles pas toujours d'une bonne pensée? Shakespeare avait raison, nos doutes sont des traîtres, ils nous font perdre le bien qui serait en notre pouvoir & nous détournent de l'essayer. »  
« Dans l'ordre des idées & des sentiments élevés, le semeur est heureux parce qu'il sème, il cherche à répandre, ce n'est pas pour lui qu'il voudrait recueillir. Le vrai précepte a été donné par Franklin, que chacun de nous le suive avec confiance & le bien se propagera : Si j'ai eu le bonheur de vous être utile, la seule reconnaissance que je désire, c'est que vous-même, à votre tour, soyez prêts à servir quiconque pourrait avoir besoin de votre assistance, afin qu'il s'établisse ainsi une

» réciprocité de bons offices, le genre humain ne forme qu'une seule famille. »

Qu'il en soit ainsi, & en souhaitant au livre de M. Rozan un vrai succès de propagande, ajoutons que la beauté typographique de ce livre le rendrait propre à être donné aux étrennes, si on voulait joindre à ce qui flatte l'œil ce qui sait charmer l'esprit.

---

## PRIÈRES ET PENSÉES CHRÉTIENNES

PAR MADAME LA COMTESSE DE MIRABEAU (1).

—O—

La même plume qui a écrit tant de spirituels proverbes & d'amusantes fantaisies, nous donne aujourd'hui un livre de religion, écrit, ainsi que l'a dit un grand évêque, bon juge en ces matières, avec justice, mesure & piété. Il renferme d'abord les prières liturgiques, les meilleures de toutes les prières ; une série de méditations simples & fructueuses qui paraissent inspirées par les célèbres *Pensées chrétiennes* de Bouhours, d'autres réflexions tirées des meilleurs auteurs & qui rappellent par leur excellent triage, le mot de la Bruyère : *Le choix des pensées est invention*, enfin des prières que nous croyons pouvoir attribuer à madame de Mirabeau elle-même, & qui sont à la fois bien touchantes & bien édifiantes. Ce volume laisse la plus douce impression, il respire une foi vive & une piété suave, & nous lui souhaitons le succès & la popularité qu'il mérite, car en se répandant il fera beaucoup de bien.

---

—◆◆◆—

LE

## DANGER DE PLAIRE

PAR M. ANTONIN RONDELET (2).

---

Nous avons dû à la collaboration si distinguée de monsieur Antonin Rondelet la jolie nouvelle qui se trouve en tête de ce nouveau volume, & nous pensons que nos lectrices la retrouveront volontiers, escortée de plusieurs autres petits romans, qui tous sont empreints de la même délicatesse et écrits avec le même talent. Monsieur Rondelet, esprit aussi varié que cultivé, est à la fois un moraliste très-fin, un philosophe chrétien & un lit-

---

(1) Chez Vaton, 75, boulevard Saint-Germain, Paris. Prix : Paris, 2 fr. 50 ; par la poste, 2 fr. 75.

(2) Paris, Didier, 35, quai des Augustins, prix : 3 fr. ; par la poste, 3 fr. 50.

térateur dugoût le plus pur. Il a le don rare de l'observation & celui, tout aussi rare, de l'expression, toujours nette, heureuse & frappante. Parmi les plus jolies nouvelles de ce recueil, je citerai : *Un Volume de monsieur de Voltaire*; c'est un rien charmant qui enveloppe une pensée sérieuse. Une jeune fille, pour se grandir & se vieillir, pour arriver à paraître une personne éclairée & sérieuse, a caché dans sa corbeille à ouvrage un volume de Voltaire, de celui qui inspira à Victor Hugo une si éloquente apostrophe.

O pauvre fille d'Ève, ô pauvre jeune esprit!  
Voltaire le serpent, le doute, l'ironie,  
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie,  
Avec son œil de flamme, il t'espionne, il rit.

Le fiancé voit, au milieu des aiguilles & des soies, des broderies & des laines, le volume corrupteur, & aussitôt il s'enfuit de la maison & renonce au mariage; il faut qu'une bonne vieille amie lui jure qu'Alexina n'a pas lu le fatal livre, qu'elle n'a fait que l'étaler. Alexina est grondée, chapitrée, & tout finit bien.

Ce joli volume, d'un ton élevé & littéraire, forme une excellente & attrayante lecture qui nous permet d'apprécier un nouveau côté du talent de monsieur

Rondelet, économiste distingué, physiologiste plein de tact, critique judicieux, il est aussi brillant écrivain & il apporte dans ses romans le fond solide & les nuances délicates qu'il a dus à d'autres études. La préface de son livre révèle le but austère de ces travaux à la forme légère : « Étudier la femme & la » jeune fille à l'heure unique où se décide leur » vie; c'est aborder leur âme par son côté le » plus profond & le plus vrai. C'est là que se » trouve le nœud de leur destinée & le secret de » leur caractère. Cette heure (l'heure du mariage) » devient plus solennelle encore, si l'on songe que » la femme n'a pas l'occasion d'en appeler.

» Une fois que le pli a été donné, dès que le » choix a été fait, le consentement prononcé, il ne » lui reste plus qu'à passer par les phases inévitables » de l'existence qu'elle s'est choisie. Il faut qu'elle » arrive jusqu'à la dernière page du livre, elle ne » peut plus changer de volume... »

Ce livre est donc un petit phare allumé pour montrer les écueils; filles & mères de famille y trouveront de salutaires avis sous la forme la plus attrayante, & nous le leur recommandons à ce double titre : un livre n'est-il pas un ami? un livre ne peut-il pas devenir un conseiller?

M. B.

---

## ODILE

---

C'ÉTAIT une sombre journée de novembre : un vent fort & piquant faisait tourbillonner dans l'air des nuées de feuilles mortes, & la campagne avait ces teintes d'automne si mélancoliques, qui nous font penser à un adieu ou rêver de mille choses vagues, pleines d'un charme doux & touchant.

Le petit village de T... avait ce jour-là un aspect de singulière tristesse; tout y était morne & désert; point de bruit, point de mouvement, aucun joyeux cri d'enfant, & la cloche de l'église tintait de cette manière lente qui semble une plainte & qui annonce des funérailles.

Le verdoyant cimetière, qui entoure la maison de Dieu, était plein de monde; hommes & femmes, tous avaient un air recueilli, pas un seul visage ne semblait indifférent.

C'était une femme qu'on enterrait, une pauvre & douce créature qui avait eu beaucoup à souffrir, & dont la pieuse résignation avait édifié le village entier.

Quand le prêtre eut récité ses dernières prières, que chacun eut fait sur la fosse ouverte le signe du salut & que tout fut fini en ce monde pour la pauvre morte, la foule s'écoula lentement & tristement. Seuls, deux hommes évitèrent de s'y mêler & restèrent en arrière; l'un d'eux touchait à cette limite qui sépare l'âge mûr de la vieillesse; la couleur de son teint, le tremblement nerveux de ses membres, l'indécision de son regard étaient des indices qui trahissaient chez cet homme la déplorable habitude de l'ivrognerie; l'autre était un beau & fort garçon de vingt-cinq à vingt-huit ans, mais dont la figure hâlée par le soleil avait une expression peu commune de rudesse & même de brutalité. Pendant le convoi, ils marchaient les premiers derrière le cercueil, tête baissée, l'air sombre & presque farouche, évitant tous les regards, c'étaient le mari & le fils de la morte. Entre eux était une petite fille, grande, mince, frêle & gracieuse, dont le doux visage était empreint d'une tristesse profonde; elle n'avait pas poussé un cri

pendant l'enterrement, ni fait entendre un seul sanglot, seulement ses grands yeux n'avaient pas quitté un instant le cercueil, & il y avait dans l'expression de ce regard persistant une telle douleur contenue qu'on voyait bien que le cœur de la pauvre petite était brisé. Elle aussi était l'enfant de la défunte, son enfant de prédilection, & personne plus qu'elle ne devait souffrir de son absence.

Le père & ses enfants reprirent enfin le chemin de leur demeure sans échanger une parole ; un mur de glace semblait séparer les deux hommes dans cette commune douleur. Odile, c'était le nom de la petite fille, réglait son pas sur le leur & levait sur eux, de temps en temps, un regard timide ; elle aurait voulu leur parler, leur faire du bien, mais elle était chaque fois retenue par la crainte. Les femmes les regardaient passer du seuil de leur porte : Pauvre petite ! disaient-elles tout bas d'un air de commisération profonde, pauvre petite ! elle a bien tout perdu ! que va-t-elle devenir entre cet ivrogne & ce brutal ?

Pauvre petite ! elle avait tout perdu ! elle le sentit si profondément en rentrant dans cette chambre où n'était même plus ce cercueil qu'on venait de laisser au cimetière. Bienheureux ceux qui n'ont jamais fait l'expérience de ce vide affreux, navrant, qu'on trouve dans une demeure en revenant des funérailles d'une personne chèrement aimée ; c'est alors, oh ! oui, c'est alors seulement qu'on ressent la douleur dans toute son intensité. On ne trouve plus rien ! rien que le vide immense, & combien on regrette les derniers jours où l'on avait à soigner l'être bien-aimé, où on le voyait, où l'on entendait encore sa chère voix.

Le père & le frère d'Odile, parurent sentir aussi cette amère impression ils sortirent, & restée seule dans la chambre où sa mère était morte, la petite fille alla s'asseoir dans un coin auprès du lit où la pauvre malade avait souffert de si longs jours, & là elle pleura sans contrainte, sans la crainte d'irriter ceux qui l'eussent trouvé mauvais.

Pauvre petite Odile ! elle avait si bien conscience de son abandon ! avec sa mère tout était parti pour elle, les douces paroles & les chaudes caresses ; puis elle revoyait les bonnes journées de son enfance, ses jeux auprès de cette mère chérie ; tous les témoignages de cette tendresse si attentive, si dévouée & dans laquelle elle trouvait un refuge pour tous ses chagrins d'enfant. Maman ! maman ! répétait-elle toujours ; puis, pensant que jamais plus sa mère ne répondrait à son appel, ses sanglots redoublaient & l'ébranlaient tout entière.

Les derniers instants de cette mère aimée se retracèrent aussi devant ses yeux ; elle la vit calme, recueillie, recommander les siens à Dieu & à elle, pauvre enfant, d'avoir soin de son père & de son frère ; puis lui montrer le ciel, si beau, où l'on retrouve ceux que l'on a tant aimés ! A ce

dernier souvenir, Odile essuya ses larmes & se leva, elle comprit que la meilleure manière de regretter sa mère était de remplir fidèlement les devoirs tracés par elle.

La pauvre enfant se mit à préparer le repas du soir avec courage, car elle avait dans son petit corps délicat une âme forte, vaillante & pleine d'une énergie étonnante chez un être si doux & si jeune.

Quand son père & son frère rentrèrent, tout était prêt, & la table était mise. Le repas fut silencieux comme le retour du cimetière, & cette triste journée eut sa fin aussi comme les jours les plus beaux, les plus féconds en joyeux événements. Odile s'endormit après avoir encore bien pleuré doucement dans son petit lit ; elle rêva du ciel, des anges tout rayonnants de lumière, & elle vit sa mère vêtue de blanc, belle et radieuse, se pencher sur son front pour le baiser comme autrefois, dans le bon temps, quand elle venait s'assurer si le sommeil de son enfant était paisible.

La mère d'Odile n'avait pas été heureuse en ménage, comme on dit, son mari s'adonnant au vice honteux de l'ivrognerie. La malheureuse femme avait eu beaucoup d'enfants ; mais Dieu les lui avait repris à mesure, ne lui laissant que son premier né & la petite Odile, le dernier de tous. Son fils, Marcel, était un vigoureux garçon, travailleur infatigable, mais d'un naturel fougueux & emporté à l'excès ; il méprisait son père dont le triste exemple avait eu un effet désastreux sur lui, le tournait en ridicule quand il rentrait ivre, & parfois il y avait des scènes affreuses entre le père & le fils. La pauvre femme ne pouvait rien gagner sur la nature intraitable de son fils ; elle se consumait de chagrin sans se plaindre jamais à personne, & son unique joie, sa consolation, le rayon de soleil sur sa vie brisée, c'était la petite Odile avec sa douceur, ses enfantines caresses & son sourire d'ange. Aussi, quand elle sentit ses forces s'en aller & la vie se retirer de son corps épuisé, eut-elle un moment de poignante angoisse en pensant à cette pauvre innocente qu'elle allait laisser avec ceux qui lui avaient fait la vie si amère, petite brebis au milieu des loups. Son cœur saignait à cette pensée ; mais la foi qu'elle avait toujours eue vive & ardente, & qui l'avait soutenue dans ses plus mauvais jours, la consola & la rassura à cette dernière heure ; la pauvre mère remit tout aux soins de la divine Providence, son Odile & les deux âmes qu'elle avait été impuissante à gagner. Sa mort fut calme, & elle rendit le dernier soupir dans la paix & l'amour des enfants de Dieu.

Jacques, le père d'Odile, avait une certaine aisance ; associé à son fils, il faisait un commerce de bétail, & ce qui provoquait si fort les colères du jeune homme aussi intéressé que violent, c'est que dans ses moments d'ivresse il lui arrivait souvent de faire de fâcheux marchés qui perdaient dans un jour le gain de plusieurs mois.

La mort de sa femme ne fit pas rentrer Jacques en lui-même ; il ne se demanda pas si sa mauvaise conduite n'était pas pour quelque chose dans cette fin prématurée ; il but encore pour s'étourdir, pour noyer son chagrin, & les scènes terribles continuèrent leur cours avec une force plus grande & un retour plus fréquent. Marcel, aigri par le chagrin, n'en devint ni plus patient ni moins brutal ; leur intérieur était un véritable enfer.

Que devint avec eux la douce petite Odile ? Elle remplissait ses devoirs sans bruit, soignait de son mieux ces hommes qui s'occupaient à peine d'elle, tout abrutis qu'ils étaient par leurs passions grossières, elle suppléait sa mère en toutes choses, & surtout elle priait avec ferveur, pour ces deux pauvres égarés ; elle avait pour eux cette tendresse profonde, mêlée de pitié que les mères ont au cœur pour leurs enfants souffrants ou disgraciés ; elle mettait en Dieu tout son espoir pour les changer, leur ouvrir les yeux. Mon Dieu ! rendez-les bons, disait-elle, &, quelquefois, dans la candeur de son âme, la douce enfant offrait sa vie pour eux.

Dieu devait agréer cette offrande d'un cœur pur, prendre la petite victime & retirer les deux âmes de l'abîme.

Les jours d'Odile s'écoulaient ainsi dans le travail & la solitude ; elle redoutait le soir qui ramenait au logis son père & son frère, & Dieu sait pourtant ce qu'eût été ce retour pour son petit cœur chaud, débordant de tendresse, si ces deux hommes n'en eussent pas toujours repoussé brutalement l'expression.

II

Il y avait un an bientôt depuis la mort de sa mère, Odile avait beaucoup grandi, mais ses formes s'étaient encore amincies ; elle était fort pâle, & ses doux yeux bleus, si pleins de lumière, étaient cernés d'un cercle bleuâtre ; souvent, dans ses occupations, la pauvre enfant sentait les forces lui manquer, ses mouvements avaient perdu de leur vivacité, &, par moments, une toux sèche lui brisait la poitrine. Jacques & Marcel ne voyaient rien de ce changement chez la petite fille ; mais les femmes, quand elle traversait le village, si svelte & si blanche, avec sa jolie tête penchée en avant, la regardaient avec attendrissement : Pauvre enfant ! ils la font mourir à petit feu comme sa mère, disaient-elles. Odile avait aussi des pressentiments d'une fin prochaine, & quand elle portait des fleurs fraîches à la tombe de sa mère, elle baisait la pierre blanche avant de s'en aller, & disait : à bientôt !

C'était encore l'automne, la soirée était belle, tranquille, pleine de douceur & d'harmonie ; Odile s'était assise devant la fenêtre ouverte ; elle s'était

sentie bien fatiguée tout le jour, ses pauvres petites mains débiles avaient soulevé à grand-peine les ustensiles de cuisine ; mais elle était bien alors ; elle respirait l'air embaumé & regardait courir dans le ciel bleu de beaux nuages d'or formant des images fantastiques. Puis l'enfant pensa à sa mère, & elle éprouva une immense envie de la revoir, de l'embrasser, de goûter avec elle ce bonheur infini des bienheureux qui transportait sa jeune âme.

Marcel entra tout à coup les yeux étincelants & les cheveux en désordre.

« Où est le père, dit-il brusquement ? »

— Je ne l'ai pas encore vu, » répondit la jeune fille avec calme ; puis elle se mit à suivre du regard son frère qui marchait à grands pas, renversant tout sur son passage, & proférant d'affreux juréments. « Vieil ivrogne, va, disait-il, les poings serrés, il sera content quand nous serons ruinés ; si je le tenais !... » Il semblait au paroxysme de la fureur, Odile ne le quittait pas des yeux, elle priait pour que son père ne revînt pas de sitôt, & reconnaissant le pas lourd & chancelant du vieillard, elle frémit, & sa prière redoubla de ferveur. Jacques entra en trébuchant, le regard terne & l'air hébété. Marcel s'élança à sa rencontre. « Misérable ivrogne, lui dit-il en le touchant presque.

— Qu'avez-vous fait à la ville ? Quel marché honteux ? dites ; répondez, je ne veux plus le supporter, entendez bien ! »

Le vieillard, exaspéré par les injures de son fils, leva la main sur lui & le frappa ; Marcel bondit, il allait riposter, et quelque chose d'épouvantable aurait eu lieu sans la faible enfant, témoin de cette scène horrible. Odile s'était levée à l'entrée de son père & se tenait immobile ; au mouvement de son frère, elle s'élança courageusement entre ces deux furieux. « Tu ne lèveras pas la main sur ton père, » dit-elle à Marcel avec énergie. Celui-ci, aveuglé par la colère, la repoussa rudement ; la pauvre créature tomba en arrière sur l'angle d'un meuble ; elle s'affaissa sans pousser un cri & demeura étendue sans connaissance ; les deux hommes restèrent pétrifiés. « Malédiction sur moi, dit enfin Marcel ! je l'ai tuée, » & il se baissa sur la jeune fille, les narines dilatées & les yeux démesurément ouverts ; elle était pâle comme une morte & des gouttelettes de sang passaient entre ses lèvres décolorées. « Je l'ai tuée, reprit-il en s'arrachant les cheveux ! je suis un maudit ! » & il se mit à courir dans la chambre, se heurtant la tête au mur. Son père l'arrêta ; le malheureux Jacques était complètement dégrisé, la vue de son enfant étendue sans mouvement l'avait tiré de sa torpeur. « Dieu nous punit, & nous l'avons mérité, » dit-il. Puis il alla droit à Odile, la porta sur son lit & lui lava la figure & les mains avec de l'eau fraîche.

La pauvre petite ouvrit bientôt les yeux, vit son père & son frère penchés sur elle, se souvint & leur sourit ; ce sourire de leur victime fut pour eux

un coup de lumière & fondit la glace de leur cœur, ils éclatèrent tous deux en sanglots. Odile les regarda, & ses grands yeux se remplirent de larmes; de ses faibles mains elle saisit les leurs, & les réunissant: « Promettez-moi d'être bons & de vous aimer désormais, » dit-elle sur un ton de prière. Le père & le fils se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre, & de cette heure douloureuse ils furent d'autres hommes.

Odile demanda un médecin & voulut répondre seule à ses questions; l'homme de l'art palpa, examina, interrogea; elle lui parla avec une remarquable présence d'esprit, & ses réponses claires, lucides, tout en restant dans les bornes de la vérité, ne pouvaient donner prise à aucun soupçon. « Je souffre là depuis longtemps, disait-elle en montrant sa poitrine, cette chute que je viens de faire rend seulement ma souffrance plus vive. » Quand le médecin eut fini, il fit signe à Jacques qui sortit avec lui. « Votre enfant est gravement attequée lui dit-il; sa poitrine est malade depuis longtemps, mais cette chute qu'elle vient de faire a beaucoup empiré son état. » Le malheureux père sentit les jambes lui manquer; son cœur se brisa de douleur & de repentir.

Il revint au lit d'Odile que Marcel n'avait pas quitté. Le jour était bien fait dans leur âme; ils revoyaient avec horreur leur conduite passée & eussent tout donné pour racheter cette petite vie en danger.

Quant à Odile, qui lisait le repentir au fond du cœur de son père & de Marcel, elle était radieuse; il lui semblait entendre à son oreille une douce voix, pareille à une mélodie, murmurer ces paroles du Seigneur Jésus qu'elle avait lues dans son petit livre de prières: Nul ne peut aimer plus que de donner sa vie pour ses amis. Elle ne guérit pas, malgré les soins de son père & de son frère devenus pour elle ce qu'elle avait tant rêvé! Souvent Marcel la prenait dans ses bras &

la portait au soleil comme un petit enfant; elle était très-tendre pour lui; & quand le malheureux garçon lui demandait pardon en sanglotant, elle l'embrassait, & lui posant sur la bouche sa petite main amaigrie:

« Ce n'est pas toi qui es cause que je m'en vais, disait-elle en souriant; il y a bien longtemps que je sens le bon Dieu m'appeler. »

Sa faiblesse allait croissant, & quand vint le printemps, elle ne put même plus aller dehors dans les bras de Marcel.

Ses derniers jours furent sereins & doux, elle remerciait Dieu sans cesse de lui avoir donné les âmes de ceux qu'elle aimait; elle vit venir la mort avec allégresse, après qu'elle eut reçu dans son cœur candide & virginal le pain des forts, Jésus, le doux viatique des mourants. Un matin que tout riait au dehors, qu'un clair soleil d'avril inondait sa chambre, Odile se fit porter tout près de la fenêtre & elle demanda qu'on l'ouvrît. Elle écouta avec ravissement le chant des petits oiseaux & les mille bruits de la belle nature, puis elle sentit qu'elle s'en allait:

« Maman — papa — Marcel. — O mon Dieu. » Elle ferma les yeux comme un enfant qui s'endort, & ce fut tout: sa jeune âme était partie.

Si vous alliez à T..., vous verriez une grande maison bien propre qui tranche sur les autres; on vous dirait que là est morte une petite sainte par un beau temps & un beau soleil devant cette fenêtre qu'enguirlande si gracieusement du chèvrefeuille; qu'autrefois cette maison était fuie & abhorrée, qu'à présent elle est bénie & que les pauvres n'y sont jamais repoussés; que les deux hommes qui l'habitent ont été des vauriens jadis & qu'ils sont devenus des agneaux. Tout cela grâce à la douce petite fille qui s'en est allée par ce beau soleil.

M<sup>me</sup> A. DENISET.

LA

## DEMOISELLE DE COMPAGNIE

(SUITE ET FIN)

XIV

Les tièdes haleines du printemps, qui succèdent si rapidement sous le ciel de Syrie aux légers froids de l'hiver, réveillaient les arbres & les plantes; les bourgeons montraient déjà leurs pointes

d'un vert tendre, & les violettes embaumaient le pied des buissons.

Assise dans le parloir de madame la supérieure, à la place même où elle avait revu Gaston pour la dernière fois, mademoiselle Duménil, bien pâle &

bien faible encore, mais rendue à la vie après une maladie longue & dangereuse, parcourait avec une extrême émotion un paquet de lettres d'une écriture fine & difficile à lire.

« Vous vous fatiguez, mon enfant, & ce n'est pas raisonnable, lui dit sœur Félicité en entrant dans le parloir.

— Hélas ! ma sœur, c'est là tout ce qui me reste de ma meilleure amie, de cette aimable Anaïs dont je vous ai si souvent parlé, & que Dieu vient de ravir à un excellent mari, à deux enfants bien-aimés, tandis qu'il m'a, pour ainsi dire, retirée du tombeau, moi, pauvre fille inutile sur la terre.

— Vous êtes bonne à faire la volonté de Dieu, répondit la supérieure. Se soumettre sans murmure à cette volonté sainte est le plus sûr moyen de bien remplir notre destinée. »

Puis après un instant de silence :

« J'ai une triste nouvelle à vous apprendre, il va falloir nous séparer, mon enfant. »

La convalescente baissa la tête, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux :

« Pourquoi cela ! dit-elle.

— Ah ! j'aurais voulu vous cacher plus longtemps le malheur qui vous menace, car vous êtes à peine rétablie ; mais, pour cela même, il est de mon devoir de vous faire partir au plus vite ; le choléra a déjà fait plusieurs victimes à Beyrouth, & il menace d'en faire beaucoup plus encore. »

Les yeux d'Éléonore brillèrent d'un soudain éclat, & une teinte rosée colora son pâle visage.

« Dieu soit béni de me tracer ma voie ! dit-elle. Je suis guérie maintenant, c'est à mon tour de soigner les autres. Disposez de moi, chère sœur, faites-moi cet honneur de me compter au nombre de vos filles qui vont risquer leur vie pour soulager les maux d'autrui.

— Si votre santé était entièrement rétablie, dit la supérieure émue, j'accepterais avec joie votre dévouement, mais dans l'état de faiblesse où vous êtes encore, vous seriez une proie trop facile pour le fléau qui sévit, & la prudence me défend de contenter votre pieux désir. La femme d'un négociant français, madame Boisdurand, que vous connaissez, je crois, doit partir pour Marseille par le prochain paquebot ; c'est une excellente occasion dont je vous prie de profiter. »

Mademoiselle Duménil essaya de faire revenir la sœur sur sa décision, mais celle-ci ne se laissa pas fléchir.

« Vous auriez, comme nous, prononcé le vœu de vous consacrer tout entière au service des pauvres malades, dit-elle, que, vu l'état de santé où vous êtes, je vous renverrais en France. »

Mademoiselle Duménil n'insista pas davantage.

« Quand partira le paquebot ? dit-elle.

— Après-demain à midi, mon enfant ; soyez prête à cette heure. Maintenant écoutez ce qui me reste à vous dire :

Éléonore s'occupa tristement, tout le reste de la journée, de ses préparatifs de départ.

Le lendemain, un désir subit, irrésistible, s'empara de l'esprit de mademoiselle Duménil ; elle voulut revoir, au moins de loin, les lieux où elle avait aimé & souffert ; &, quoique bien faible encore, elle prit le chemin de la villa Samatrachi.

Bientôt les fenêtres de la villa lui apparurent tout ouvertes au milieu de la verdure, encore tendre & peu fournie, des grands arbres dont elle était entourée. La convalescente s'arrêta alors pour jouir un instant de cette douce vue, seul but de sa promenade ; puis, par un instinct secret dont elle ne pouvait se rendre compte, elle continua jusqu'à la grille du jardin sa marche languissante. Se sentant très-fatiguée, elle se reposa un instant sur le banc de pierre adossé contre le mur, mais à peine y était-elle assise que la grille s'ouvrit, Thérèse parut, &, poussant un cri de surprise :

« Est-ce bien vous, mademoiselle ? comme vous êtes pâle & défaite ! ajouta-elle avec un certain effroi ; qui vous a dit que l'on vous demandait ici ?

La frayeur de la jeune fille fit sourire tristement Éléonore.

« Ne craignez rien, Thérèse, c'est bien moi en corps & en âme ; mais qui me demande donc ici ? ajouta-t-elle avec émotion.

— Ma tante Manette, répondit la femme de chambre.

— Et que peut me vouloir votre tante ? reprit Éléonore en frissonnant au nom de cette femme que, d'après quelques paroles de monsieur de Pierrefix, elle soupçonnait fortement d'avoir été cause de tous ses maux.

— Elle répète à tout moment qu'elle a quelque chose à vous dire, mademoiselle, & qu'elle mourrait plus tranquille si elle pouvait vous revoir.

— Elle est donc bien malade ? demanda mademoiselle Duménil.

— Oui, dit Thérèse, elle crie jour & nuit, & le docteur branle la tête quand il est dans sa chambre.

— Conduisez-moi près d'elle, mon enfant ; mais que dira le vicomte s'il me rencontre chez lui ?

— Ah ! peccaire ! vous ne savez donc pas ; tout est bien changé ici, voilà deux mois que monsieur le vicomte ne sort plus de son appartement ; on prétend qu'il est devenu comme fou & qu'il se laisserait mourir de faim si mademoiselle Roseline ne le faisait manger de temps en temps.

— Ah ! mon Dieu ! que m'apprenez-vous là, & quel affreux malheur ! Pauvre Roseline, que je la plains !... Je veux l'aller voir, Thérèse.

— Elle dort encore à cette heure ; allons d'abord chez ma tante, mademoiselle, si toutefois vous en avez le courage, car je dois vous avertir qu'elle a peut-être le choléra. Jacques en a eu peur du moins, & il est parti dès hier matin, le poltron ! nous laissant tous dans l'embarras.

— Venez, venez, Thérèse. »

Et franchissant le seuil, le cœur plein d'émotion, elle suivit la jeune fille jusqu'à la porte de la

petite chambre qu'elle avait habitée jadis, & dont Manette s'était emparée depuis son retour de la filature.

« Allez avertir votre tante de ma visite, dit mademoiselle Duméril dont le cœur battait avec force.

— Entrez, entrez, au nom du ciel! » cria bientôt la voix enrouée de Manette.

La femme de charge était étendue sur son lit, les yeux éteints, les lèvres livides, & le visage couvert de tâches bleuâtres.

« Je vais mourir! s'écria-t-elle avec angoisse, je sens que je vais mourir! Pour l'amour du ciel, pardonnez-moi, mademoiselle.

— Qu'ai-je donc à vous pardonner, Manette?

— C'est moi qui vous ai fait perdre votre place en disant à monsieur le vicomte que vous empêchiez monsieur Gaston d'épouser Roseline; que je vous avais bien souvent porté des lettres & des présents de lui, que vous lui écriviez tous les jours, & puis beaucoup d'autres choses qui n'étaient que des mensonges & que je n'oserais pas répéter devant vous; c'est moi encore qui vous ai perdue de réputation parmi toutes les personnes qui fréquentaient la villa.

— Quel mal vous avais-je donc fait pour me calomnier ainsi? dit douloureusement Éléonore.

— Quel mal vous m'aviez fait! répondit la femme de charge en s'animant tout à coup; vous aviez pris ma place, mademoiselle. Avant votre arrivée je gouvernais tout dans la maison, j'étais maîtresse chez monsieur le vicomte, quoiqu'il fût bien un peu défiant & difficile à mener; mais enfin, j'en venais à bout tant bien que mal; je me faisais des économies que je plaçais chez un banquier, pour avoir de petites rentes sur mes vieux jours, mais vous êtes venue, & bientôt c'est vous qui avez gouverné. C'était vous qui achetiez, vous qui payiez les comptes, vous qui étiez maîtresse enfin, & plus que je ne l'avais jamais été, moi, car vous mangiez à la table des maîtres; ils vous regardaient presque comme leur égale, ils avaient des soins & des attentions pour vous, quoique vous fussiez à leurs gages, ni plus ni moins que moi, & ça allait toujours en empirant; vous épluchiez tous les comptes, il n'y avait plus de profits à espérer, vous me commandiez enfin, & j'étais forcée de vous obéir! Comprenez-vous maintenant le mal que vous m'avez fait, mademoiselle?

— Calmez-vous, Manette, dit Éléonore surprise & effrayée de la véhémence de cette femme sur laquelle la mort étendait déjà sa main livide; si, sans le vouloir, j'ai pu vous faire de la peine, pardonnez-le-moi comme je vous pardonne du fond du cœur & devant Dieu qui nous écoute, tout le mal que vous m'avez fait.

— Ah! vous êtes une sainte, mademoiselle, & vous méritiez bien l'amitié que l'on avait pour vous. Je le reconnais en ce moment, j'ai eu grand tort de vous perdre. A quoi cela me sert-il maintenant d'avoir eu de nouveau pendant quelques

mois l'autorité dans la maison, d'avoir économisé un peu plus d'argent pour des héritiers qui ne m'en sauront aucun gré? ce que Dieu me reproche peut-être.

— N'en doutez point, ma pauvre Manette; si vous ne restituez pas le bien mal acquis, si vous ne mettez pas ordre à votre conscience. Heureusement il en est temps encore, je vais envoyer Thérèse chercher le directeur des sœurs de charité. »

Elle écrivit à la hâte à sœur Félicité pour l'avertir de ce qui se passait, ajoutant qu'elle ne partirait point pour l'Europe tant que sa présence serait utile à la villa, & la pria d'envoyer en toute hâte le père Ambroise auprès de Manette mourante, & aussi différents remèdes pour la soulager, s'il était possible.

Après avoir recommandé à la jeune fille de faire diligence, Éléonore se mit en devoir de ranimer la chaleur naturelle de la malade par des frictions prolongées, lui adressant de temps en temps quelques douces paroles de consolation & d'espérance. Bientôt un sommeil assez paisible vint faire trêve aux souffrances de Manette; Éléonore s'occupait alors sans bruit à balayer & à ranger la chambre, fort en désordre depuis plusieurs jours.

Pendant qu'elle se livrait à ces occupations, elle entendit des pas légers dans le corridor, & aussitôt Roseline montra par la porte entr'ouverte son visage amaigri.

« Ah! mon Dieu! est-il bien possible! vous ici, Éléonore!

— Moi-même, dit mademoiselle Duméril entraînant la jeune fille hors de la chambre, afin de ne point réveiller la malade; moi, qui viens vous aider, vous consoler, si vous le voulez bien.

— C'est une tâche difficile, lui répondit la jeune fille en l'embrassant à plusieurs reprises. »

Puis, appuyant sa tête sur l'épaule de la demoiselle de compagnie, elle éclata en sanglots.

« Ne pleurez pas ainsi, lui dit Éléonore, confiez-moi vos chagrins, je suis votre amie, vous le croyez bien, n'est-ce pas?

— Je n'en ai jamais douté, même lorsqu'on me disait le contraire. Ne me quittez plus, je vous en conjure, il ne me resterait qu'à mourir, si vous m'abandonniez!

— Je ne vous abandonnerai point tant que je vous serai nécessaire; il m'en coûtera bien un peu de revoir monsieur le vicomte; mais je pense que s'il a pu ajouter foi aux injustes accusations de Manette, il ne demandera pas mieux que de la croire lorsqu'elle lui avouera, comme elle vient de le faire en présence de sa nièce, qu'elle m'avait calomniée à ses yeux.

— Hélas! hélas! ma pauvre Éléonore, mon père ne croira rien, il ne vous reconnaîtra même pas, il ne reconnaît que moi seule, ajouta-t-elle avec un redoublement de larmes; vous pouvez en juger par vous-même. »

Elle la conduisit rapidement à la porte du ca-



binet de monsieur de Mérial. Le vicomte était assis dans son fauteuil, les coudes appuyés sur son bureau, le visage caché dans ses mains.

« Mon père, dit Roseline, voici notre bonne Éléonore qui revient vers nous, ne lui adresserez-vous pas quelques paroles d'amitié ? »

Le vicomte releva la tête, regarda les deux femmes avec des yeux hagards & dépourvus de toute expression, & d'une voix sépulcrale :

« Ruiné ! ruiné ! » murmura-t-il lentement.

Puis il reprit sa position première.

« Voilà tout ce que j'en tire depuis deux mois, dit Roseline en pleurant.

— Et qu'en pense le médecin ?

— Qu'il a fait des pertes d'argent qui lui ont troublé le cerveau, & que le temps seul peut y porter remède.

— Ces pertes, les connaissez-vous ?

— Mon Dieu non, vous savez que je n'entends rien aux affaires.

— Il faudra bien vous en occuper maintenant, ma chère amie, afin de savoir à quoi vous en tenir à ce sujet, & de prendre vos mesures en conséquence.

— Comment faire pour cela ? Guidez-moi, mon excellente amie, je vous obéirai en toutes choses.

— Nous nous en occuperons de concert, ma chère ; maintenant j'entends marcher dans la cour, voici Thérèse sans doute. »

C'était elle en effet, apportant des médicaments & guidant le père Ambroise.

Mademoiselle Duménil se chargea d'aller préparer Manette à cette visite. Loin d'en paraître éfrayée, la malade accueillit avec joie le vénérable prêtre, qu'on laissa seul avec elle.

Après une heure d'entretien, le père Ambroise vint prier Éléonore, Roseline & les domestiques de se rendre tous auprès de la malade ; ils obéirent aussitôt, & Manette, les voyant réunis, s'accusa d'une voix faible, mais intelligible, d'avoir terni méchamment la réputation de mademoiselle Duménil, & la pria de nouveau de lui accorder un généreux pardon.

Pour toute réponse, Éléonore, émue, s'approcha du lit & embrassa la mourante ; alors Roseline, surmontant sa répugnance, s'avança à son tour & serra la main de la femme de charge. Celle-ci, appelant alors sa jeune nièce :

« Quant à toi, lui dit-elle tout haut, j'ai fait depuis longtemps mon testament en ta faveur, tu seras donc mon héritière, mais à la condition expresse, que je t'impose ici, de rendre à mon maître tout ce que je lui ai pris injustement, les trois quarts à peu près de ce que je possède.

— Je vous le jure, ma tante, » dit Thérèse en pleurant.

XV

Six mois s'étaient écoulés depuis la mort de Ma-

nette ; le feuillage des arbres, se détachant au moindre souffle de la brise, venait, en tourbillonnant dans les airs, joncher le sol de feuilles mortes ou jaunies, lorsque deux femmes simplement vêtues descendirent d'une voiture de louage, à la porte de l'unique auberge du bourg de Saint-Méré, demandant si on pouvait leur donner deux chambres peu éloignées l'une de l'autre.

« J'ai votre affaire, » dit la maîtresse de l'auberge, jeune femme accorte & rondelette, aux joues fraîches & rebondies.

Les voyageuses suivirent madame Chardon dans un petit escalier en bois, & pénétrèrent avec elle dans deux petites pièces fort propres, séparées l'une de l'autre par un vestibule assez large & prenant jour sur le jardin.

Elles retournèrent alors à la carriole & en firent descendre un homme à cheveux blancs, dont les regards erraient machinalement, comme si l'intelligence eût cessé d'animer ses yeux d'un noir de jais.

« Appuyez-vous sur moi, mon père, » lui dit la plus jeune d'un ton caressant.

Elle le fit monter dans la chambre à un seul lit, pria madame Chardon de leur préparer à dîner, & lui demanda si elle connaissait madame d'Élambert.

« Si je la connais, répondit celle-ci avec volubilité, mon mari a été dix ans son valet de chambre, & c'est au château que nous nous sommes mariés ; c'est une dame fort respectable, qui a rendu service à beaucoup de gens, quoique plusieurs semblent l'avoir oublié à l'heure qu'il est, car elle est vieille & bien souffrante ; depuis deux ans elle ne fait plus aucune visite, & c'est à peine si elle peut venir à la messe de temps à autre.

— Son château est-il loin d'ici ?

— Pas très-loin, j'y ai été souvent à pied avec mon enfant dans les bras.

— Et quelle route faut-il prendre pour y arriver ?

— Le chemin que vous voyez là-bas, & marcher tout droit devant soi jusqu'à la grande allée de platanes que l'on trouve à sa gauche, & qui conduit au château.

— Merci ! » dit l'étrangère en se dirigeant vers la route indiquée.

Chemin faisant mademoiselle Duménil, car c'était elle que nous retrouvons à Saint-Méré, repassait dans son esprit tout ce qu'elle avait à dire pour adoucir le courroux de madame d'Élambert, plus que jamais exaspérée contre son gendre.

Depuis six mois qu'Éléonore, avec le dévouement qui lui était habituel & une entente des affaires que personne n'avait soupçonnée jusqu'alors, s'occupait à régler celles de monsieur de Mérial ; elle avait acquis la triste conviction que, non-seulement le vicomte avait englouti toute sa fortune personnelle, mais encore celle que Roseline tenait directement de sa mère. Toutes dettes payées, il ne restait à la jeune fille que les quinze mille francs que Thérèse s'était crue obligée de lui

rembourser, d'après la déclaration & la volonté formellement exprimées par Manette à son lit de mort ; mais Éléonore était persuadée que Roseline trouverait assistance & protection auprès de sa grand'mère, quoique les lettres de cette dernière, tout en témoignant d'une grande tendresse pour sa petite-fille, ne renfermassent rien d'explicite à ce sujet ; aussi s'était-elle hâtée, dès sa rentrée en France, de se rendre à Saint-Méré, sans oser cependant descendre chez sa tante d'Élambert, à cause du vicomte, que l'on ne pouvait ni laisser seul ni présenter sans préparation à la vieille dame.

Arrivée dans la cour du château, Éléonore fut frappée de l'air de délabrement de l'édifice & du peu de soin que l'on apportait à son entretien. Plusieurs vitres manquaient aux fenêtres, l'herbe croissait dans les interstices des pavés, & une mousse jaunâtre recouvrait les pierres écroulées d'une tourelle en ruines, qu'on ne s'était point donné la peine de réparer.

L'aspect de ce grand château, qu'on lui avait dépeint jadis comme une habitation charmante, attristait mademoiselle Duménil ; elle se demandait pourquoi sa tante d'Élambert, qu'elle croyait fort riche & qu'elle avait connue fort recherchée dans ses habitudes, négligeait ainsi sa résidence favorite.

Le même air de négligence qui régnait à l'extérieur du château, se faisait remarquer plus encore dans le vaste salon, où l'on avait introduit la visiteuse ; la poussière couvrait des meubles magnifiques, moisissés par l'humidité ; & des lambeaux de papiers, détachés des murs, pendaient tristement sur les vieux portraits des ancêtres.

Cependant le bruit des pas du domestique, qui s'était perdu lentement dans le long corridor, retentit de nouveau près du salon, & le bonhomme vint annoncer à mademoiselle Duménil que sa maîtresse l'attendait avec impatience. Éléonore le suivit à travers plusieurs pièces fort vastes, jusqu'à une chambre proprement tenue, dans laquelle madame d'Élambert, à demi-couchée sur une chaise longue, tricotait des bas pour un pauvre enfant du pays.

« Je voudrais pouvoir courir à votre rencontre pour vous souhaiter la bien venue & vous remercier, comme je le dois, dit-elle à Éléonore ; mais voilà près d'un an que je suis à peu près clouée sur ma chaise.

— Et vous ne nous en disiez rien, chère tante, dit Éléonore en l'embrassant.

— A quoi bon parler de ses misères à d'autres qu'à ceux qui peuvent les soulager?... Mais où est donc ma petite-fille ? que je la serre sur mon cœur !

— Roseline a dû rester près de son père, qu'on ne saurait laisser seul dans son état de santé. »

Le front de la vieille dame se rembrunit visiblement.

« Ainsi, dit-elle avec aigreur, malade ou bien portant, idiot ou pétillant d'esprit, monsieur de

Mérial tiendra toujours éloignée de moi l'enfant de mon enfant ! jamais Roseline ne consolera la vieille de sa grand'mère !

— Vous pouvez, au contraire, en jouir librement désormais, dit timidement Éléonore ; votre château est bien assez grand pour loger monsieur & mademoiselle de Mérial.

— Moi ! que je revoie celui qui ne m'a jamais laissé jouir de la présence de ma petite-fille, celui qui a consommé sa ruine ! Que je le reçoive dans ma maison, que je le fasse asseoir à ma table !... non, non, ne l'espérez pas, mademoiselle ! »

Madame d'Élambert s'était levée toute droite, malgré ses douleurs ; son pâle visage s'était coloré d'une teinte violette, & ses yeux lançaient des éclairs de colère.

Mademoiselle Duménil demeurait silencieuse & les yeux baissés, craignant d'exciter plus encore cet effrayant courroux.

« Ma tante, dit-elle enfin, lorsque la vieille dame, vaincue par la douleur, fut retombée sur son siège, dès demain Roseline viendra plaider elle-même auprès de vous la cause de son père, & vous vous laisserez toucher par ses larmes.

— Jamais ! jamais ! mon cœur & ma maison sont ouverts à ma petite-fille, mais l'un & l'autre sont pour toujours fermés à mon gendre.

— Alors votre petite-fille ne saurait profiter ni de l'un ni de l'autre, reprit mademoiselle Duménil d'une voix ferme ; voulez-vous donc qu'elle abandonne son père ?

— Je vois bien que vous aussi vous vous tournez contre moi pour prendre le parti de monsieur de Mérial, répondit-elle aigrement.

— Ce n'est cependant pas à cause de lui que je suis devenue la demoiselle de compagnie de votre petite-fille & que je l'ai suivie en Orient, » reprit Éléonore avec un peu d'amertume, au souvenir de tout ce qu'elle avait souffert.

Mais, se reprochant bien vite ce moment de vivacité, elle prit la main de la vieille dame, & la portant respectueusement à ses lèvres :

« Je regrette de ne pouvoir rester plus longtemps auprès de vous, ajouta-t-elle, mais on a besoin de moi là-bas.

— Quand vous reverrai-je, ma chère ? quand pourrai-je embrasser Roseline ?

— Dès demain, je l'espère. »

Et elle se retira, fort affligée du peu de succès de sa démarche, mais ne désespérant point de réconcilier un jour la belle-mère & le gendre.

Arrivée dans le vestibule, elle rencontra la femme de chambre de madame d'Élambert, qui avait jadis accompagné sa maîtresse lorsqu'elle était venue visiter madame Duménil à son lit de mort.

« Vous ici, mademoiselle Éléonore ! dit la femme de chambre en la reconnaissant aussitôt. Comment avez-vous trouvé madame ? Elle est bien changée depuis deux ans, n'est-ce pas ? & tout est bien changé aussi dans la maison, ajouta-t-elle avec un gros soupir.

Autrefois nous étions dix au service de madame, tout était propre & brillant alors, il venait beaucoup de monde au château, & nous passions l'hiver à Tours; maintenant nous sommes seuls, Pierre & moi, pour faire toute la besogne; nous vivons comme des loups, n'ayant plus personne à qui parler, & obligés d'aller à pied à la ville, car madame a vendu ses chevaux, qui lui seraient cependant bien nécessaires.

— Mais pourquoi toutes ces réformes? demanda mademoiselle Duménil.

— Parce que madame a perdu une grande partie de son bien; est-ce que vous ne le saviez pas, mademoiselle? »

Éléonore était anéantie; que deviendrait Roseline, à qui toutes les ressources manquaient en même temps?

« Comment ce malheur est-il arrivé? demanda-t-elle enfin.

— C'est la faute de l'homme d'affaires, dans lequel madame avait mis sa confiance; il lui a conseillé de vendre sa maison de Tours & ses fermes du Poitou, disant qu'il placerait l'argent de telle sorte qu'elle doublerait en peu de temps sa fortune; & madame a consenti à tout cela pour dédommager un jour mademoiselle Roseline des pertes que faisait son père. Tout a été fort bien d'abord, l'argent rapportait gros, & madame était bien contente; puis, un beau jour, le fripon est parti pour l'Amérique avec tout ce qu'on lui avait confié, & madame s'est trouvée réduite à n'avoir plus que le château & ses dépendances, bien heureuse encore qu'il n'eût pas été vendu aussi, à cause de l'attache qu'elle avait pour cette demeure qui lui venait de ses parents.

Éléonore se retira le cœur navré, ne sachant comment apprendre à Roseline ce nouveau revers de fortune. Mais avec cette lucidité d'esprit & cette promptitude de décision dont elle avait déjà fait preuve, son plan fut bientôt conçu & arrêté dans son esprit. Avant même de rentrer dans la chambre où l'attendait sa jeune amie, elle demanda à madame Chardon si on ne trouverait point à louer une petite maison de campagne entre Saint-Méré & le château; l'hôtesse lui répondit qu'il y en avait une fort jolie. Mademoiselle Duménil, quoique très-fatiguée de sa course, ne voulut pas remettre au lendemain le soin de la visiter, & la trouvant fort de son goût, elle l'arrêta le jour même, se disant qu'avec ses deux mille francs de rente & le revenu des quinze mille francs qui restaient à mademoiselle de Mérial, ils vivraient aisément tous les trois dans cette modeste demeure.

Trois jours s'étaient à peine écoulés que mademoiselle Duménil, suivie du vicomte & de Roseline, prenaient possession d'une charmante maison de campagne, à moitié voilée par l'ombrage de grands arbres qui la dérobaient aux regards. Un grand jardin, descendant en pente douce de la petite habitation, construite sur la hauteur, jusqu'au fond d'une fraîche vallée, composait à lui

seul toutes les terres du domaine. Du salon, un peu irrégulier, où l'air & le jour arrivaient à torrents par deux grandes fenêtres, l'on apercevait à la fois le château de madame d'Élambert, dont les tourelles aiguës se découpaient en silhouette sur le bleu du firmament, & le bourg de Saint-Méré, couronnant de ses blanches maisons le sommet d'une verdoyante colline.

C'est dans cette douce retraite que mademoiselle Duménil s'établit avec ses amis, après avoir consulté Roseline, que, malgré son jeune âge, elle croyait devoir tenir au courant de leurs affaires communes.

Roseline n'était plus la jeune fille hautaine & capricieuse, que les flatteries intéressées de son entourage & la faiblesse de son père avaient été sur le point de gêner entièrement. Le malheur l'avait saisie de sa main de fer & l'avait rudement redressée; celle qui n'avait connu dans son enfance que les sourires de la fortune, venait d'éprouver en quelques mois toutes les craintes, toutes les désillusions de la vie, toutes les tristesses du cœur.

L'hiver s'écoula pour elles sans ennui, quoique le vicomte, toujours dans le même état & ne répétant jamais que ces deux mots sinistres : « Ruiné ! ruiné ! » attristât leur intérieur plutôt que d'y apporter aucun agrément. Une seule faculté de l'âme avait survécu à cette mort anticipée, chez cet homme, si brillant jadis; c'était sa tendresse pour Roseline; il la suivait comme un chien fidèle & lui obéissait comme un enfant : se promenant à sa suite, s'asseyant à ses côtés, caressant de sa main débile les cheveux fins & soyeux de sa fille chérie. Il n'était du reste ni exigeant, ni tracassier; il était même devenu plus doux & plus facile à vivre que lorsqu'il jouissait de ses facultés.

Comme tous les médecins consultés s'étaient accordés à dire que ce genre de folie était tout à fait incurable, Roseline & son amie, ne conservant aucun espoir de voir son état s'améliorer, s'appliquaient uniquement à le rendre aussi heureux qu'il pouvait l'être.

Un jour du mois de mars, comme après deux semaines de pluie continuelle, le soleil se montrait radieux dans un ciel sans nuages, les deux amies, cédant à la douce tentation de respirer la brise printanière, sortirent dans le jardin, accompagnées du vicomte, qui marchait près de Roseline. Contre son habitude, la jeune fille était en ce moment silencieuse & presque mélancolique.

« A quoi réfléchissez-vous donc si sérieusement? lui demanda mademoiselle Duménil.

— Je pensais qu'il y a un an aujourd'hui même que mon pauvre père n'a pas prononcé d'autres paroles que ces vilains mots qu'il nous répète sans cesse.

— Allons, chère enfant, ne vous appesantissez pas sur ces tristes souvenirs, voyez comme il se porte bien, comme il est doux & paisible, & remerciez Dieu de vous l'avoir conservé, même à ce

prix, lorsque les cruelles déceptions qu'il a éprouvées pouvaient le conduire au tombeau.

Elle se baissa en même temps pour cueillir quelques violettes qu'elle venait d'apercevoir au pied d'un grand arbre encore dépouillé de feuillage & les donna à son amie.

Roseline poussa un petit cri joyeux.

« Les charmantes fleurs, dit-elle en les respirant avec délice, ce sont les premières de l'année.

— Fleurs ! fleurs ! » répéta le vicomte en portant la main sur son front comme pour y rappeler un souvenir confus.

Puis, écartant du bout de son bâton les mous- ses desséchées & les touffes de feuillage, il trouva lui-même une violette & vint l'offrir à Roseline avec un visage triomphant.

Les deux jeunes filles étaient restées frappées de surprise en l'entendant prononcer le mot fleurs, & elles demeuraient immobiles, leurs regards fixés sur lui, & aussi pleines d'étonnement que si elles avaient été témoins de la résurrection d'un mort.

« Ah ! mon père ! mon bon père ! » s'écria Roseline en recevant la petite fleur.

Et, les yeux pleins de larmes, elle enlaçait le vieillard de ses bras caressants.

Mais l'étincelle d'intelligence ne s'était montrée que pour s'éteindre de nouveau, & monsieur de Merval avait déjà repris cette figure impassible, cette expression vague qui lui étaient habituelles depuis un an.

« Hélas ! dit Roseline d'un ton de découragement profond.

— Espérons ! » lui répondit mademoiselle Duménil.

Et elles rentrèrent silencieusement au logis.

Le lendemain Éléonore, se levant au point du jour, prit une petite bêche & s'en alla déraciner plusieurs plants de violettes ornées de quelques fleurs nouvellement écloses, & quand le vicomte fut levé, elle lui montra ces plantes, & se mit à les repiquer sous ses yeux dans le parterre, lui disant en termes aussi clairs que possible, qu'elles produiraient des fleurs nouvelles, qu'il pourrait offrir à Roseline ; & à sa grande satisfaction, le vieillard parut la comprendre & l'approuver ; il répéta plusieurs fois le mot *fleur*, & se mit à aider mademoiselle Duménil, bêchant la terre & la ramenant contre les plantes, qu'il arrosa ensuite soigneusement. Ce fut un sujet d'espérance pour les deux amies. Depuis ce jour, en effet, il leur parut évident qu'il se faisait un grand travail dans le cerveau du pauvre insensé.

## XVI

Deux ans plus tard, en dehors de la maisonnette, les grands acacias, secouant leur blanche parure, couvraient le perron de leur neige odorante ; & les oiseaux chantaient sur les branches

fleuries ; à l'intérieur régnait un mouvement inaccoutumé ; Éléonore allait & venait de la salle à manger à la cuisine, dirigeant la vieille Françoise, leur unique servante, dressant elle-même la table, & ne voulant point accepter l'aide de Roseline, dans la crainte qu'elle chiffonnât sa robe blanche.

Trois heures sonnèrent à la pendule du salon.

« Il ne peut pas tarder maintenant, » dit mademoiselle Duménil en regardant par la fenêtre.

Au même instant monsieur de Merval entra dans la salle, tenant à la main une charmante rose blanche, la première éclosure sur un rosier qu'il avait planté depuis peu. Éléonore prit la rose & la plaça en riant dans les cheveux de Roseline.

« Bien ! bien ! dit le comte d'un ton joyeux.

— Gardez-la, mon enfant, puisque cela fait plaisir à votre père, » dit mademoiselle Duménil en regardant la jeune fille avec un doux regard d'orgueil & de tendresse maternelle.

Un voyageur apparut bientôt dans le lointain sur la route bordée de grands arbres qui conduisait à la maisonnette.

« C'est lui ! s'écria mademoiselle Duménil qui regardait par la fenêtre avec une lunette d'approche. »

Et elle s'élança, tout émue, à la rencontre du visiteur.

« Soyez le bienvenu, monsieur Gaston, lui cria-t-elle du plus loin qu'elle put se faire entendre, il y a plus de deux ans que je soupire après votre retour.

— Si j'avais pu savoir à temps ce que j'ai appris à Beyrouth & à Marseille, il y a longtemps que je serais accouru ; mais comment va-t-on ici ?

— Aussi bien que possible, relativement au passé, mon cher monsieur.

— Oui, grâce à vous, ange consolateur, à vous que, malgré vos rigueurs pour moi, je ne saurais assez remercier de vos bontés pour ma famille ; car je sais tout maintenant, ajouta-t-il en lui baisant la main.

— Il n'est plus question d'histoire ancienne, dit mademoiselle Duménil avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Vous allez voir votre cousine, l'étudier à loisir aussi longuement que vous voudrez, & vous me direz ensuite si je n'ai pas atteint mon but.

— Vous êtes une sainte, mademoiselle, dit-il à demi-voix en pénétrant à sa suite dans le salon où Roseline les attendait, debout près de son père, le cœur palpitant de crainte & d'espérance ; car depuis qu'elle avait appris la prochaine arrivée de son cousin, elle redoutait & désirait alternativement le résultat de cette épreuve, qui lui paraissait être décisive pour monsieur de Merval.

— Bonjour, mon cher oncle, » dit monsieur de Pierrefix en s'approchant de lui.

Le vieillard le regarda d'abord de son regard terne & vague ; puis, ses yeux s'animent sou-

dain, son visage se colora vivement, & lui ouvrant les bras, il s'écria :

« Gaston !

— Mon Dieu, soyez béni ! il l'a reconnu, » dit Roseline à demi-voix. »

Mais pendant que monsieur de Pierrefix embrassait le vicomte, il le sentit chanceler, & le déposant dans un fauteuil :

« L'émotion a été trop vive, dit-il.

— Elle sera salutaire, » répondit mademoiselle Duménil en s'empressant de lui porter secours, tandis que la jeune fille, plus morte que vive & les yeux pleins de larmes, baisait la main de son père.

Gaston passa tout le jour auprès de ses amis & ne les quitta qu'à nuit close, pour revenir le lendemain. D'après le conseil d'Éléonore, il s'était établi à Saint-Méré dans l'auberge de madame Charodon, dont la proximité lui permettait de faire le trajet en bien peu de temps.

Roseline, heureuse du plaisir que son père témoignait du retour de son neveu, heureuse aussi de la présence de ce dernier, se montrait constamment bonne & charmante avec lui. Grâce aux leçons de son amie, elle était à jamais corrigée de cette humeur capricieuse qui avait jadis effrayé monsieur de Pierrefix ; son esprit, mieux cultivé, lui permettait aussi de s'intéresser à des conversations qui l'ennuyaient jadis, & d'apprécier davantage le mérite de son cousin.

La bonne Éléonore voyait avec une douce joie la sympathie qui s'établissait entre les jeunes gens & elle l'encourageait de tout son pouvoir. Le temps s'écoulait gaiement dans ce séjour paisible, Gaston paraissait très-satisfait de son existence, mais ne faisait pas du tout connaître ses intentions.

« Eh bien ! lui dit un jour mademoiselle Duménil un peu inquiète de ces lenteurs, n'avez-vous rien à me dire, monsieur Gaston ? que pensez-vous de Roseline ?

— Je pense que vous en avez fait une fille accomplie, & que je serais le plus heureux des hommes, si notre rêve se réalisait ; mais ma cousine consentira-t-elle à ce mariage ?

— Roseline n'ignore point avec quelle ardeur son père l'a souhaité, & vous voyez combien elle s'applique à lui être agréable.

— C'est vrai, dit le jeune homme avec la timidité dont il n'avait jamais pu se défaire ; mais, s'il faut vous l'avouer, je voudrais bien être épousé pour moi-même, & non pas uniquement par condescendance aux désirs d'un père. Vous qui pouvez lire dans le cœur de ma charmante cousine, parlez-moi franchement, pensez-vous que je lui plaise ?

— N'en doutez point, mon ami.

— C'est que vous savez bien qu'il n'en était pas ainsi jadis.

— Mais, vous-même, vous ne l'aimiez guère dans ce temps-là ?

— Elle est bien changée à son avantage.

— Laissez-vous donc être heureux, je me charge de vous obtenir le consentement de Roseline & du vicomte, & même celui de la grand'mère, j'irai dès aujourd'hui le solliciter avec vous.

— Ah ! vous êtes ma providence, mademoiselle. »

Éléonore, en effet, n'eut aucune peine à décider Roseline à accepter la main de Gaston. Quant à monsieur de Mérial, il en serait devenu fou de joie, s'il n'avait eu déjà l'esprit dérangé, quoique, à vrai dire, son état mental se fût beaucoup amélioré depuis l'arrivée de son neveu.

Aussitôt après le déjeuner, mademoiselle Duménil conduisit Gaston au château & le présenta à madame d'Élambert, qui, le connaissant beaucoup de réputation, accueillit avec joie sa demande, & en fut même si ravie, qu'elle consentit à recevoir monsieur de Mérial.

« Hélas ! répondit-elle à la proposition que lui en fit alors sa nièce, mon pauvre gendre a eu bien des torts envers moi, mais j'en ai eu aussi de mon côté, & je ne sais lequel des deux aura le plus à pardonner ; qu'il vienne donc & qu'il reprenne dans mon affection la place qu'il n'aurait jamais dû cesser d'y occuper. »

L'heureuse issue de cette visite mit le comble au bonheur de Roseline, qui souffrait beaucoup de la rancune persistante de madame d'Élambert contre son pauvre père. Celui-ci se laissa conduire au château, avec cette docilité presque enfantine qui lui était devenue habituelle ; il revit sa belle-mère avec une indifférence assez bien dissimulée sous les formes d'une politesse de bon goût, dont il ne s'était jamais départi, tandis que la pauvre vieille femme, vivement agitée par ses souvenirs à la vue du mari de sa fille unique, du père de Roseline, ne pouvait retenir ses larmes ni cacher son émotion.

Mademoiselle Duménil, qui avait hâte d'en venir à son but, s'occupa elle-même de tous les préparatifs du mariage, qui eut lieu bientôt après, à la grande joie de toute la famille, mais surtout des fiancés, dont l'affection réciproque augmentait chaque jour à mesure qu'ils se connaissaient mieux.

Le repas de noce eut lieu au château de Saint-Méré, restauré rapidement pour cette fête. Vers le soir, les nouveaux époux & le vicomte de Mérial montèrent en voiture pour regagner la maisonnette que Gaston avait achetée & qu'il se proposait d'habiter en la faisant agrandir & embellir d'une façon convenable à sa fortune ; on n'attendait que mademoiselle Duménil pour se mettre en route ; celle-ci parut alors sur le perron, donnant le bras à madame d'Élambert.

— Partez sans moi, leur dit-elle avec une vive émotion, & que le ciel vous accorde tout le bonheur que vous méritez !

— Comment ! s'écrièrent à la fois monsieur & madame de Pierrefix, vous ne viendrez pas avec nous ce soir ?

— Ni ce soir, ni demain, dit-elle avec un tendre sourire, vous n'avez plus besoin de moi là-bas, vous vous suffirez aisément à vous-mêmes, & ma bonne tante désire que je lui tienne désormais compagnie. »

Roseline fondit en larmes.

« Ma grand'mère n'a pas, comme moi, l'habitude de vous avoir toujours auprès d'elle ; moi, je ne saurais me passer de vous, car vous êtes ma mère d'adoption.

— Les filles quittent ordinairement leur mère pour suivre leur mari, répondit Éléonore, & toutes n'ont pas la consolation d'en être aussi voisines ; nous nous reverrons souvent, je l'espère.

— Oui, oui, tous les jours, dit Gaston.

— Nous vous attendrons demain pour déjeuner, » dit madame d'Élambert en faisant signe au cocher de partir.

Éléonore, payant au centuple sa dette de reconnaissance, habite encore le vieux château, qui doit être un jour l'héritage de Roseline ; elle soigne avec une admirable patience sa tante d'Élambert, toujours plus affaiblie par l'âge, mais devenue calme & heureuse du bonheur de ses enfants.

Gaston a fait de la maisonnette une charmante maison de campagne, rappelant un peu, par son architecture orientale, la villa Samatrachi.

Le vicomte cultive ses fleurs, avec l'aide d'un jardinier fort expert, & possède l'un des plus beaux parterres de France ; c'est la seule de ses ambitions qui ait jamais été satisfaite.

Monsieur & madame de Pierrefix, fidèles à une promesse qu'il leur est doux de remplir, passent une partie de leur temps au château pour entourer de soins la vieille grand'mère & pour jouir le plus possible de la douce bonté & de l'esprit charmant de l'ex-demoiselle de compagnie.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

---

## L'ANGE DU PARDON

---

Il est aux pieds du Christ, à côté de sa mère,  
Un ange, le plus beau des habitants du Ciel,  
Un frère adolescent, de ceux que Raphaël  
Entre ses bras divins apporta sur la terre.

Un léger trouble à peine effleure sa paupière ;  
Sa voix ne s'unit plus au cantique éternel ;  
Mais son regard, plus tendre & presque maternel,  
Suit l'homme qui s'égare au vallon de misère.

De clémence & d'amour esprit consolateur,  
Dans une coupe d'or, sous les yeux du Seigneur,  
Par lui du repentir les larmes sont comptées ;

Car de la pitié sainte il a reçu le don :  
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,  
Et ce doux Séraphin se nomme : LE PARDON !

ANTOINE DELATOUR.

# REVUE MUSICALE

## SCHUBERT

(Suite et Fin.)

Nous avons raconté à nos lectrices que le chanteur Vogl avait exercé une grande influence sur la destinée de Schubert ; disons quelques mots de cet éminent artiste :

Jean Michel Vogl, né en 1768, à Steyer, dans la haute Autriche, avait fait des études littéraires & philosophiques fort étendues. Il avait une voix magnifique & un goût très-vif pour la musique. Ami intime & confident de Mozart, il fut souvent sollicité par celui-ci de se destiner à l'art théâtral. Encouragé par les succès qu'il avait obtenus dans plusieurs théâtres de société, il aborda, non sans trembler, l'opéra de Vienne, où il obtint, outre la faveur impériale, une suite non interrompue de triomphes mérités. Bientôt il devint le premier chanteur dramatique de l'Allemagne, & eut une autorité suprême dans le monde musical.

Depuis longtemps Schubert, qui jusqu'alors avait lui-même chanté ses lieder, désirait être présenté à ce grand artiste. Mais Vogl passait pour inabordable ; conduit par l'expérience à se défier du mot *génie*, il refusa tout d'abord de voir le compositeur ; vaincu par les instances de plusieurs amis, il se décida un jour à monter sans cérémonie dans la chambre de Schubert. Le pauvre garçon, surpris à l'improviste & très-intimidé devant cette grande réputation, bégaya quelques paroles d'excuse & fredonna imparfaitement un ou deux de ses lieder. Ces quelques phrases hasardées timidement restèrent dans le souvenir de Vogl, qui bientôt lui fit une seconde visite. Cette fois Schubert fut lui-même, l'homme de génie, l'homme de l'âme, & Vogl lui voua une amitié sans bornes. Grâce à lui, Schubert fut connu & apprécié. Il eut des leçons & sortit enfin de l'affreuse misère à laquelle il avait été réduit malgré son courage & ses travaux.

On sent bien, en écoutant ses œuvres, que Schubert était un admirateur passionné de la nature. La plus grande partie de ses compositions fut inspirée par les sites charmants au milieu desquels

il aimait à vivre & plus encore par les sentiments tendres & naïfs qu'il observait « dans un monde étranger au monde, » écrivait-il. Il fuyait les salons « où la parole n'est pas vraie, où la pensée n'est pas pure, où Dieu est oublié. » Il se sentait profondément ému en présence de la vie agreste, de la vie simple & droite des habitants de la campagne.

Le bruit lointain d'un torrent, le chant d'une alouette dans un sillon, le tic-tac d'un moulin rustique, les yeux d'un bel enfant rose, le rayonnement des astres, le calme des nuits sereines, tout dans la nature remuait le monde de poésie qui était dans l'âme de Schubert. Il sentait Dieu partout, & son souffle semblait passer dans les délicieuses compositions du jeune maître. Doué d'une organisation extrêmement riche, d'une culture intellectuelle très-développée, d'une compréhension profonde des sentiments intimes & du monde extérieur, il trouvait des formules charmantes pour toutes les pensées, des couleurs vraies pour tous les tableaux. Sa fécondité est incroyable ; jamais poète, jamais peintre, jamais musicien ne fit autant d'œuvres. Toutes ses émotions se traduisaient en musique ; il écrivait d'un trait & sans la moindre rature des compositions capitales. Ainsi fit-il pour *la Belle Meunière*, cycle de poésies composé de vingt-cinq pièces, débutant par un prologue & finissant par un épilogue.

A partir de 1818, nous ne saurions suivre Schubert dans l'éclosion de ses productions, tant elles sont nombreuses. Tous les genres y ont leur place, depuis la musique sacrée jusqu'à l'églogue, en passant par l'opéra. Ce qui a véritablement fait la gloire de Schubert, ce fut le lied ou lieder. Les ouvrages de Haendel, de Bach, de Gluck, d'Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Weber, de Mendelssohn, de Schumann, tout en présentant une suite innombrable de chefs-d'œuvre, n'ont jamais atteint la grâce & la perfection des lieder de Schubert. Dans ce genre il fut vraiment créateur. La collection de ses lieder, qui s'élève à six cents, forme comme une image mouvante de la vie humaine. « Il avait, dit Schumann, des accents délicieux pour les plus fines sensations ; il avait rendu sa musique aussi multiple que peuvent l'être les pensées & les volontés de l'homme. »

Un intérêt particulier s'attache aux *Chants ossia-*

niques. Schubert s'inspira merveilleusement des poètes qui décrivaient la vie hospitalière de la Calédonie, la neige, les nuages, les landes solitaires, les marais, les feux follets, la chasse. Grâce à sa vive fantaisie, ces tableaux, rendus saisissants, ne fatiguent jamais l'auditeur par leur monotonie. Tous sont parfaits par le style, le charme & par l'emploi du récitatif, combiné avec une entente admirable de la prosodie.

Un autre cycle de lieder est intitulé : *Lieder de voyages*. Il se compose de trois parties & de quinze pièces. Si dans *le Grand voyage & les Chants du voyageur* il règne une sérénité rarement troublée par un souffle de tristesse, dans *le Voyage d'hiver*, l'âme est opprimée par un sentiment de sombre & insurmontable mélancolie. L'étoile de la vie s'obscurcit, un froid & funèbre hiver vous glace.

Parmi les plus délicieux lieder il faut encore citer : *l'Oiseau messager*, *la Sérénade*, *le Séjour*, *la Barcarolle*, *Son Image*, *la Fille du Pêcheur*, *le Désir du Printemps*, *Suleska*, *la Plainte de Tolma*. Mais il faudrait en désigner un si grand nombre, que cette esquisse paraîtrait un catalogue.

Schubert composa aussi une centaine de morceaux à plusieurs voix, dont quelques-uns sont d'une facture très-compiquée : des canons, des psaumes, des sonates magnifiques, des valse, des menuets, des symphonies, des hymnes, des messes, des oratorios, des opéras & des morceaux de piano à quatre mains d'une haute valeur.

La plupart de ses sonates soutient la comparaison avec les plus belles compositions de ce genre de l'école classique. Ses *Huit impromptus* & ses *Inspirations musicales* sont des pièces d'un fini achevé & d'une mélodie ineffable. L'œuvre 9 contient la célèbre valse du *Désir*, si longtemps attribuée à Beethoven. La musique de danse de Schubert se composait d'improvisations faites au bal ; il s'en souvenait en rentrant chez lui & les écrivait immédiatement. Les morceaux d'ensemble & les chœurs de Schubert étaient longtemps après sa mort restés dans l'oubli. Aujourd'hui, ces compositions jouissent en Allemagne d'une vogue justement méritée. Les sociétés chorales de Vienne se livrent avec ardeur à leur exécution. Le *Chœur des Esprits* se chante à deux cents voix. Le *Chant de victoire des Hébreux* se dit avec de grandes masses chorales & un splendide accompagnement orchestral.

Sorti de sa position obscure & nécessiteuse, Schubert ne fut pas à l'abri de la gêne. Excepté les lieder chantés par Vogl, la plupart de ses ouvrages ne fut réellement appréciée que longtemps après sa mort. Fuyant le monde, il ne s'y était ménagé aucun protecteur. Demandait-il un emploi de maître de chapelle, un poste de chef d'orchestre, ses concurrents, plus habiles & plus protégés que lui, obtenaient la place & le laissaient avec sa déconvenue. Il avait donné quelques leçons ; mais cette occupation absorbante l'empêchant de se li-

vrer à ses compositions, il avait dû y renoncer. Chaque jour il travaillait depuis cinq heures du matin jusqu'à l'heure du repas. — Tout son être était, dans ces moments-là, tendu vers la musique d'une façon vraiment effrayante. Son regard était comme égaré, sa voix altérée, son corps agité de tressaillements nerveux. Après son repas, il s'éloignait de la ville avec un ou plusieurs amis, courait à la campagne, cherchait le calme, quelques coins pittoresques, & là encore, mille pensées musicales surgissant de son cerveau, il en esquisait une partie sur un album, & les écrivait la nuit suivante.

Schubert avait un grand respect de sa propre dignité. Il était plein d'indifférence pour les petites choses sociales & pour les grandeurs officielles. — Aux yeux des étrangers il paraissait froid. Envers ses amis & ses parents, il était excellent. Il était modeste pour tous.

Beethoven ne connut que dans les dernières années de sa vie les œuvres de Schubert, pour lesquelles il eut une admiration enthousiaste. Quelques heures avant sa mort, il demanda qu'on lui chantât *le Roi des Aulnes*.

Schubert était né avec un tempérament robuste, mais son âme ardente, son imagination sans bornes, le jetaient dans une excitation incessante. Il était impossible que son corps y résistât longtemps. Ses amis remarquèrent un jour qu'il était pâle & triste. « C'est vrai, dit-il, *j'ai une vue plus trouble du monde.* » Ses forces diminuaient, il ne pouvait plus faire de longues promenades sans être contraint de se reposer dix fois en route. Un soir, dans la campagne, il fut pris d'une exaltation soudaine & fébrile. « Écoutez, dit-il à ceux qui l'entouraient, attendez, vous allez comprendre. » — Et il chanta un des lieder du *Voyage d'hiver* d'une façon si déchirante, que ses amis fondirent en larmes.

A partir de ce moment, la santé de l'illustre compositeur alla en déclinant. Cependant il fit encore un petit voyage à Eisenstadt, où se trouve la tombe d'Haydn qu'il alla visiter. En rentrant à son auberge, il demanda du poisson. A peine en eut-il goûté, qu'il rejeta son couteau & sa fourchette dans son assiette & sortit de table avec un tel mouvement d'horreur, que tout le monde le crut empoisonné. A partir de ce moment, il cessa presque de boire & de manger ; sa faiblesse devenant extrême, il fut forcé de prendre le lit.

Un soir il se fit apporter *le Voyage d'hiver*, dont il corrigea les deux premières parties. Il composait encore des lieder, mais il n'avait plus la force de les écrire.

Le 19 novembre 1828, Schubert mourut à l'âge de trente & un ans. Il fallut donner deux concerts pour payer sa tombe & les frais du service funèbre. Sa mort causa une douleur universelle. Toute la population de Vienne assista à ses funérailles. Les poètes le chantèrent dans leurs recueils, ses amis ne se consolèrent jamais. Le monde musical



comprit seulement alors son génie, & les éditeurs achetèrent ses œuvres.

Schubert est certainement l'une des grandes figures de l'art allemand.

MARIE LASSAVEUR.

\*  
\*\*

Nous ne pensons pas que toutes les œuvres innombrables de Schubert aient été éditées en France, mais nous pouvons affirmer que la collection la plus complète se trouve chez l'éditeur E. Jung-Treuttel, 19, rue de Lille, dans cette belle édition Peters que nous avons recommandée à nos lectrices; la plus correcte & celle dont le prix se trouve réduit de plus des trois quarts. Comme

preuve de ce que nous avançons, voici, pour citer quelques-unes des œuvres de Schubert, les prix auxquels on peut les acquérir.

Pour piano à deux mains: *toutes les dix sonates*, 4 francs; *toutes les danses*, 2 francs; *la Belle meunière*, 1 fr. 35; *Voyage en hiver*, 1 fr. 35; *Chant du Cygne*, 1 fr. 35; *vingt-deux lieder célèbres*, 1 fr. 35. — Pour piano à quatre mains: *toutes les compositions originales*, 3 volumes à 3 fr. 35 le volume. — Musique vocale: un album de lieder composé de *la Belle Meunière*, *Voyage en hiver*, *Chant du Cygne* & *vingt-deux lieder célèbres* (édition originale), 4 francs. Un autre album de *Lieder*, nouvelle suite, *75 lieder célèbres*, 4 francs. — Ces morceaux sont gravés dans des tons différents, pour soprano & mezzo-soprano.

M. L.

---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

---

### POTAGE PARMENTIER

Faites une purée avec des pommes de terre bien farineuses; mettez cette purée au feu avec du beurre frais, mouillez avec du bouillon en quantité suffisante pour le potage; au moment de servir, ajoutez dans la soupière deux cuillerées de cerfeuil haché très-fin & des petits croûtons frits.

\*  
\*\*

### RESTES DE LIÈVRE AUX CHAMPIGNONS

Divisez en morceaux de la longueur du doigt les restes de lièvre rôti; faites blanchir des champignons, hachez-les en y mêlant un peu de persil & d'oignon cru.

Coupez en petits dés du lard très-frais, faites-le

passer au beurre, arrangez ces dés au fond d'un plat qui aille au four, saupoudrez-les de chapelure de pain; placez au-dessus un lit de champignons hachés, couchez sur ce lit les morceaux de lièvre, assaisonnés de sel & poivre; couvrez avec de la chapelure, sur laquelle vous posez de distance en distance de petits morceaux de beurre; mouillez d'un peu de bouillon, & servez dès que c'est gratiné.

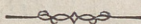
On peut ajouter un jus de citron.

\*  
\*\*

### ROTI DE FOIE DE VEAU

Couvrez le foie de veau d'une *toilette* de porc, avec poivre & sel, faites cuire au four; ajoutez au jus une pincée de fécule & un jus de citron.

## CORRESPONDANCE



JEANNE A FLORENCE

**E**n bien ! chère Jeanne, dit Marie en m'embrassant, voilà qui est terminé ; nous pourrions désormais faire le tour du monde en soixante-quinze jours, pour peu que la fantaisie nous en prenne...

— Et que nos finances nous le permettent ! acheva gaiement Thérèse, s'installant à notre table d'ouvrage où elle se mit immédiatement à l'œuvre.

— Tu as l'air de croire que je plaisante en parlant de soixante-quinze jours pour accomplir le tour du monde, Thérèse ? & cependant, grâce au percement de l'isthme de Suez rien n'est plus simple ; juge-s-en plutôt par ce calcul : de Paris à New-York, on met dix jours, n'est-ce pas ?

— Je l'ignore, répondit Thérèse occupée à réunir les différentes parties d'un bonnet à trois pièces.

— Et moi, je l'affirme, reprit Marie avec animation. De New-York à San-Francisco, six jours. De San-Francisco à Yokohama, dix-neuf jours.

— Où est Yokohama ? demanda Adrienne.

— Dans le Japon, ma chère ; mais si l'on m'interrompt toujours ainsi, je ne sortirai jamais de mon calcul.

— D'abord, cette interruption est la première, dit Lucie, l'autre étant faite par toi-même.

— C'est bon, c'est bon, mademoiselle ma sœur ! il faut toujours que vous ayez raison... Où en étais-je ?

— A Yokohama, en Japon.

— Bien. De Yokohama à Suez, en passant par Hong-Kong trente-trois jours. Enfin, de Suez à Paris, sept jours.

— Ce qui fait, dit la petite Pauline comptant sur ses doigts, dix & six, seize ; & dix-neuf, trente-cinq ; & trente-trois, soixante-huit ; & sept... soixante-quinze, tout juste ! s'écria l'enfant d'un air triomphant.

— Bravo ! Paulinette ; tu additionnes comme un caissier vétérane.

— Et je soustrais aussi, madame Adrienne, et je sais ma table de multiplication sans manquer, et je commence à faire des divisions en attendant que j'apprenne le système métrique & que je connaisse les fractions...

— On ne se vante pas ainsi de ce que l'on a appris, fillette, interrompit doucement sa sœur aînée,

Nous feignîmes de n'avoir pas entendu, & Pauline rouge comme une cerise se remit à tricoter avec ardeur un petit bas qu'elle tenait.

Ce léger incident n'avait nullement fait tomber l'enthousiasme de Marie, à l'endroit du percement de l'isthme de Suez ; aussi reprit-elle avec feu :

— N'est-ce pas merveilleux, mesdemoiselles, ce prodige dû au génie & à la persévérance d'un seul homme ? Cela ne vaut-il pas les plus importantes découvertes de ce siècle & des autres ?

— Moi, dit Lucie, je commence à être ennuyée du bruit qu'il fait, ce fameux percement, & je trouve qu'un petit déjeuner champêtre sur la lisière d'une forêt vierge d'Amérique, grâce à quelque docile ballon qui vous aurait mené là dès l'aube, & vous ramènerait le soir même dîner à Paris, serait encore plus appréciable que cette possibilité de faire le tour du monde en deux mois & demi.

— Et c'est ma sœur aînée, la sérieuse Lucie, qui envisage une question si grande d'une façon si frivole ? dit-elle. Et les services que ce canal va rendre au commerce, les comptes-tu donc pour rien ? Mais laissons ce sujet qui vous intéresse si peu, dit Marie, & demandons à Jeanne s'il n'est pas question de créer encore cette année quelque nouvelle édition de notre cher journal.

— Nous supprimons au contraire l'édition violette, vu que beaucoup d'abonnées se plaignaient que le patron a elles envoyé le 16, dans cette édition, leur était souvent inutile, tandis qu'elles avaient l'ennui de voir figurer, dans le journal du 1<sup>er</sup>, l'annonce d'un patron donné le même mois à l'édition verte, patron qui leur eût beaucoup convenu. Pour obvier à cet inconvénient, nous supprimons l'édition violette, & nous continuons, chaque mois, à mettre à la fin des explications des travaux d'aiguille de l'édition chamois, le sommaire des deux patrons, violets & gris, destinés à l'édition verte du 16. De cette façon, toutes nos amies chamois & bleues sauront, dès les premiers jours du mois, quels patrons elles peuvent se procurer, & en nous envoyant par lettre affranchie 1 franc pour la France & 1 fr. 50 pour l'étranger, elles recevront, le 16, celle de ces deux planches de patrons qu'elles auront choisie. Cette combinaison vous plaît-elle ?

— On ne peut mieux, dit Thérèse. C'est un progrès que j'apprécie d'autant plus, qu'il me per-

mettra, j'espère, de réaliser quelques petites économies, car je n'aurai pas besoin chaque mois, c'est probable, d'un des patrons envoyés par l'édition verte; & d'autre part, quand les deux patrons de cette édition verte pourront m'être utiles à la fois, je n'aurai d'autre difficulté que de les demander boulevard des Italiens.

— Bravo ! parfaitement compris.

— Et cette *Poupée Modèle*, cette enfant gâtée du *Journal des Demoiselles*, qu'est-ce que vous en faites, cette année, Jeanne ?

A cette question, la petite Pauline déposa brusquement son tricot sur ses genoux &, les yeux brillants de curiosité & d'espoir, elle parut s'apprêter à dévorer au passage, les intéressantes paroles qui allaient sortir de ma bouche.

— Mais, répondis-je, nous essaierons de notre mieux, comme toujours, de la rendre digne de l'affection que lui ont vouée nos petites contemporaines. Nous multiplierons ces gentilles figurines de carton découpé, qui s'habillent & se déshabillent comme de vraies poupées. Elles servent de joujou aux enfants & de modèle aux mères pour les toilettes de leurs chères fillettes. Il y aura aussi des têtes d'expression, accompagnées de dialogues sur les qualités & les défauts des petites filles; enfin, pour le bouquet, des cartonnages, tels que la crèche qui orne en ce moment notre vitrine du boulevard des Italiens. Nous nous proposons de renouveler entièrement le théâtre, cette année : la façade, la toile, les décors...

Adrienne m'interrompit pour me demander si elle pourrait se procurer à notre Bureau, sans prendre d'abonnement à *la Poupée Modèle*, un certain nombre de crèches semblables à celle qu'elle a vue à notre vitrine.

Elle voulait offrir ces crèches, comme cadeau de Noël, à une foule de petits enfants de sa connaissance.

Je lui répondis que, moyennant 2 fr. par crèche, elle s'en procurerait tant qu'elle voudrait.

Cette idée n'est du reste pas venue à Adrienne seulement, car depuis que ce joli cartonnage est exposé dans notre vitrine, il attire tous les jours, dans nos Bureaux, un grand nombre de personnes désireuses de se le procurer.

— Pendant que nous te tenons ainsi sur la sellette, Jeanne, continua Adrienne, dis-moi donc, s'il te plaît, si le *Journal des Demoiselles* se chargera encore cette année de l'achat des étrennes ? J'ai pas mal d'emplettes à faire, des emplettes pour lesquelles, je l'avoue, je suis très-peu compétente & dont j'aurais grand plaisir à me débarrasser en les confiant à ton administration.

— Mais certainement, chère Adrienne; nous ferons toutes les acquisitions que tu voudras, dès qu'elles seront *au-dessus de vingt francs* & que tu nous en donneras la liste *très-explicite* avant le *15 décembre, limite extrême*.

— Bon, dit Lucie, je prends note de cela, pour

des parentes de province qui seront charmées d'user de cette facilité.

— Surtout, Lucie, recommandez-leur de se hâter, repris-je; voyez, j'ai déjà une grosse liasse de demandes de ce genre, pour lesquelles on se mettra, dès demain, en campagne.

— Ces abonnées-là ne seront pas en retard, fit observer Thérèse.

— Elles vous donnent le bon exemple, mesdemoiselles, vu qu'en toutes choses, pour arriver à des résultats satisfaisants, il faut le temps matériellement nécessaire.

— Sur cette belle, cette sage pensée, dit Marie avec emphase & en bâillant démesurément sans même prendre la peine de nous le dissimuler, clôturons cette utile mais ennuyeuse conversation, qui sera la dernière de l'année.

— Hélas ! oui, répondis-je, c'est la dernière, mais ce n'est pas à coup sûr la plus amusante.

JEANNE.

## MODES

Comme je te le disais précédemment, ce qui domine pour les vêtements de cet hiver, c'est le paletot plus ou moins étroit, fendu ou non derrière & sous les bras, & généralement croisé, à revers & à deux rangées de boutons.

On voit aussi des petites casques ajustées, formant gilet par devant, avec ou sans ceinture. Quelques Metternichs en drap & en velours, convenant surtout aux personnes âgées, puis le vêtement si commode, à deux collets. J'ai vu un paletot en faye noire, doublé de ventre de petit-gris : Une pèlerine tombant jusqu'à la taille était garnie comme le paletot d'un bord de petit-gris. Ce vêtement, très-confortable, peut se mettre sur n'importe quelle toilette. Il faut avoir le manchon de même fourrure ou en soie noire, & bordé de petit-gris.

Les ornements d'or s'emploient beaucoup en garnitures de manteaux sur le drap. On fait de très-jolis effilés, moitié soie, moitié or, & de très-beaux boutons dorés. J'ai remarqué de charmantes petites vestes d'appartement en cachemire noir ou de couleur soutachée de galons d'or. On m'a montré aussi de jolies chemisettes rouges, bleues ou noir, ornées de velours noirs & de soutaches, & de ganses d'or, depuis 9 fr. 75.

La fourrure est tout à fait de saison, & de plus

en plus à la mode. — Les manchons se portent toujours très-petits. — On voit des paletots tout en loutre, en astrakan noir, gris & blanc. Les blancs ont un col & des revers d'astrakan gris ou de velours noir, & les gris, des revers en astrakan noir. On voit toujours des petits toquets d'astrakan, surtout aux petites filles.

Le tartan écossais est de plus en plus en vogue, cette année, pour les costumes simples.

Les carreaux noirs & blancs, à grands ou à petits damiers, sont très à la mode.

En voici un costume que j'ai vu porter, & qui faisait fort bon effet :

Le jupon avec un grand volant en biais, haut de 30 centimètres & à gros tuyaux. Ce volant a deux têtes remontantes, coupées chacune par un velours noir, large de 5 à 6 centimètres. — Petite jupe courte, relevée des deux côtés & formant pouff derrière. Elle est garnie d'un effilé de laine noire & blanche, au-dessus duquel est un velours noir, de la largeur de ceux du jupon. — Paletot-sac fendu derrière & sous chaque bras, orné d'effilé & de velours noir. Col & revers de velours noir. Deux rangées de gros boutons de velours. — Ceinture de velours sous le paletot, qui est doublé de flanelle blanche ou rouge.

Le jupon de ce costume peut se mettre sous une robe de laine ou de soie noire.

Les ceintures de velours noir se mettent sur n'importe quelle étoffe. Aussi est-il bon d'en avoir une en belle qualité, soit en velours en large bande, soit à la pièce et doublée de soie. Pour l'ordinaire on peut en faire une en velours anglais. Il faut la doubler & la border de chaque côté & dans le bas avec un petit ruban de taffetas ou de satin. Les ceintures sont très-larges, mais très-courtes. Le plus joli nœud est celui qui a l'air d'être simplement noué à l'instant.

Le drap fait de bons costumes pour l'ordinaire, mais ils sont lourds, aussi les orne-t-on fort peu. Des bandes de velours à plat, de larges galons de soie, & quelquefois de petites bandes de fourrures — Les nuances le plus à la mode sont les plus foncées.

Il y a cette année, pour remplacer le drap, qui est toujours assez cher, de jolies étoffes de laine à des prix très-modérés. J'ai vu des poults de laine, du satin amazone, de la diagonale, du velours moscovite, tout cela de 1 fr. 25 à 3 francs le mètre.

Costume en satin amazone & marron foncé :

Le jupon est garni de cinq bandes de velours marron ; la première, haute de 15 centimètres, & les autres en s'étagant. Pour pardessus, une petite casaque collante, dont les longs pans sont fendus derrière, & retournés en formant de larges revers de velours marron. La casaque a un col & des revers de velours. Les manches également. Large ceinture de velours. Ce même modèle, en couleur vert bouteille, & orné de velours noir, est aussi très-distingué.

Les ornements de satin sont un peu mis de côté,

cet hiver. Le velours de coton uni ou à côtes est toujours en vogue.

J'ai vu de très-jolies dispositions de mille-raies en velours soie & coton à 7 fr. 75 le mètre, mais & violet, vert & noir, noir & blanc, etc., etc. Puis, de très-larges raies noir & écossais, noir & blanc, etc. à 9 fr. 75. Ces dernières rayures font surtout de jolis jupons pour des robes de velours noir.

On affiche du velours de soie noir, depuis 6 fr. 90 le mètre. Mais il ne peut servir que pour garnitures ou fantaisies. Quand il s'agit d'acheter une robe ou un vêtement, il faut mettre beaucoup plus cher, ou alors se rabattre sur le velours de coton, avec lequel on peut composer de fort jolis costumes.

En voici un très-remarqué :

En velours soie & coton, à mille raies, vert russe & noir.

La première jupe a un volant en biais, dont la tête est traversée par une grosse cordelière de soie verte. — La deuxième jupe est bordée de la même cordelière, qui fait un gros nœud double de chaque côté en relevant la robe, & se termine par de très-gros glands de soie verte. — Paletot un peu cintré, bordé de même, ayant doubles manches, les unes très-plates, & les autres très-larges. La cordelière de soie remonte par derrière sur le paletot, qui est fendu et y dessine le même nœud qu'à la jupe, avec glands. Une cordelière borde le col du paletot & vient s'attacher par devant avec nœuds & glands. Mêmes ornements sur les grandes manches. — On voit quelques costumes de velours avec des petits volants en pareil, tuyautés. On double la tête de ces volants de soie ou de satin. Quelques-uns sont ornés de galons d'or, mais c'est bien *tapageur*. On garnit aussi beaucoup les toilettes de velours avec de la fourrure.

Le costume suivant m'a beaucoup plu :

Il est en velours noir, & peut se faire en velours de soie ou en velours anglais. Le jupon est uni. Il a dans le bas un bord d'astrakan surmonté d'une large tresse de soie ou de laine, au-dessus de laquelle se trouvent deux rangées de grosses soutaches. — Deuxième jupe garnie de même, excessivement relevée par derrière, pour former un gros pouff. — Paletot cintré & un peu long. Il est ouvert sous les bras & derrière. Même ornement qu'aux deux jupes. Les ouvertures sont lacées & retenues par de grosses olives. Broderies de soutaches remontant au milieu du dos, & sur le dessus des manches en formant gantelet. Le paletot est à col & à revers d'astrakan. Par devant deux rangées de grosses olives, ayant chacune une petite broderie de soutache.

On peut remplacer le jupon de velours par un jupon de taffetas à trois volants plissés & étagés, noir ou de couleur. On mettrait une large cravate, une ceinture & un ornement au chapeau de même nuance.

On ne porte plus guère de robes longues que le soir, ou chez soi pour recevoir.

elles fait de préférence en satin uni, velours  
faye.

Les robes ont souvent un grand volant dans le  
dos, avec bouillonnés ou têtes remontantes.

Quand elles sont de couleur, des rangées de ve-  
lours de même nuance traversent ces têtes. On en  
fait aussi avec beaucoup de petits volants tuyautés  
ou plissés. Le devant de ces robes est souvent garni  
en tablier, & les lés de derrière forment manteau de  
cour à grande queue pouvant se relever à volonté.

Les jupes longues sont presque toujours surmon-  
tées de basques découpées, de paniers bouffants &  
de larges ceintures.

Les corsages sont plats & ouverts en carré, ou  
jusqu'à la taille & attachés par des nœuds de ruban  
ou de velours. Les manches Louis XV avec sabots  
de gaze ou de dentelle.

Il n'est encore question ni de soirées ni de bals;  
au mois prochain, donc, notre causerie à ce sujet.

Si d'ici là tu avais occasion de sortir le soir, je  
te conseille, ta jupe de Chambéry rayée, avec  
une petite redingote ou casaque de taffetas uni  
de la nuance de la rayure de la jupe; robe bleue,  
lilas, etc. Corsage ouvert & à revers, manches  
plates ou larges. Les basques, courtes devant, se-  
ront très-relevées derrière. Tu garniras le tout d'un  
petit volant plissé, ou d'une ruche découpée en pa-  
reil. Dans le corsage & dans les manches, plis de  
gaze lisse.

Médaille ou croix au cou, avec velours noir.  
— Ceinture de large ruban, nœud court. La petite  
casaque que je viens de dire va fort bien aussi  
avec une jupe blanche de mousseline ou de tarla-  
tane.

Quand ta robe sera tout à fait défraîchie, sou-  
viens-toi que rien ne se teint mieux que la gaze de  
Chambéry, surtout en noir. On peut alors en faire

un costume court à corsage ouvert & à manches  
larges, se mettant sur une jupe de soie & un  
corsage montant à manches très-plates.

Si c'est pour le soir, la jupe de soie sera longue.  
Elle peut être noire ou de couleur.

FOULARDS.

La maison de *la Colonie des Indes*, 53, rue de Ri-  
voli, a tellement perfectionné ses foulards, qu'elle  
peut offrir, pour toilettes d'hiver, une collection  
très-variée de foulards aussi beaux & plus solides  
que les plus beaux taffetas. Nous citerons :

1° Le foulard *taffetas gros grain*, le foulard *dou-  
ble chaîne*, le foulard *croisé*, très-épais et très-bril-  
lant, le foulard *drap de soie*.

2° Les foulards dessins cachemire de différents  
genres pour robe de chambre, avec palmes, rayu-  
res, dessins riches & légers ou très-couverts,  
genre cachemire & toutes nuances, depuis 65 fr.  
la robe.

3° Les foulards avec rayures, depuis les plus fi-  
nes jusqu'aux larges raies pouvant composer le  
costume complet, de rayures différentes, en toutes  
nuances, depuis 48 fr. la robe.

4° Les foulards avec semés variés sur fond de  
toutes nuances, depuis 45 fr. la robe; petits semés  
sur fond blanc pour toilettes de jeunes filles.

5° Le *laintown*, foulard glacé, pour toilettes de  
soirées.

6° Les foulards de cou pour hommes & pour da-  
mes, cache-nez uni, gros grain, swra, armure,  
foulard-batiste, foulard blanc broché, foulards de  
l'Inde. Chinas, écharpe, crêpe de Chine, toutes  
nuances.

7° Les foulards de poche Royal-Corah, gros  
grain, bandanos, sergés, etc. On envoie, franco,  
des échantillons.

SOMMAIRE

DOUZIÈME CAHIER

Entre-deux — B. A. enlacés — Écusson avec *Marthe*  
— M. D. enlacés — Garniture — Parure pour fillette —  
*Berthe* — V. F. avec couronne de baron — Feston pour  
robe — Écran de bougie — Corbeille à ouvrage — Ther-  
momètre de bureau — Dessin pour tablier d'enfant —  
Mouchoir application — Garniture — A. B. — *Marie*  
avec guirlande — Dentelle frivolité & mignardise —  
Porte-cartes incrustation anglo-japonaise — Jardinière  
— Porte-montre — Écusson avec M. M. — Guirlande  
pour chemise d'homme — Entre-deux — *Alix* — E. B.  
— Adine avec guirlande — Parure.

PLANCHE XII

GRANDE PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER.

Corsage de la première toilette de la gravure de ce  
mois, de deux grandeurs différentes.

Chapeau de baby.

Calendrier.

CALENDRIER

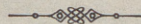
Voir la planche de patrons à découper pour monter  
le calendrier.

GRAVURE DE MODE

*Première toilette.* — Robe en satin. — Tunique en  
velours, bordée de Schong, boutonnée derrière. — Cha-  
peau en velours avec touffe de plumes, anémones en sa-  
tin.

*Deuxième toilette.* — Robe en cachemire ornée de  
biais en velours lisérés de faye. — Tunique avec corsage  
drapé, ornée comme la robe. — Parure en batiste plissée  
bordée d'une valenciennaise. — Chapeau en tulle avec  
nœud aigrette en velours, traîne de roses.

*Costume de petit garçon.* — Veste en drap Devons-  
hire, revers en velours. — Pantalon pareil. — Chapeau  
franc-tireur, avec large ruban moiré, plume de faisán  
noir.



Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

- Manteau à capuchon.
- Veste pour petit garçon (gravure du 1<sup>er</sup> décembre).
- Paletot droit.
- Robe pour petite fille de douze ans.

Les abonnées à l'édition verte recevront en plus les patrons suivants à pièces indépendantes, pour découper :

- Tunique de la deuxième toilette (gravure du 1<sup>er</sup> décembre).

## MOSAÏQUE

Il y a des saisons nouvelles pour l'âme ; il faut dans la voie de la vertu un perpétuel renouvellement. Il faut changer en mieux, & cela sans cesse & toujours. Regardez la nature : elle ne paraît en repos que parce qu'elle se renouvelle incessamment.

LE P. DE RAVIGNAN.

Aide tes voisins pour qu'ils t'aident à leur tour.

Bonhomme RICHARD.

Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

LA ROCHEFOUCAULD.

### APHORISMES DE MÉDECINE.

Du pain bis trempé dans un air pur fait plus de sang que du filet de bœuf mangé dans un chambre fermée.

\*\*\*

Tel air, tel sang ; tel sang, telle santé.

\*\*\*

La jeunesse doit apporter à table des dents acérées, & au lit des jambes harassées.

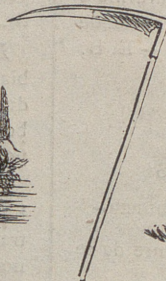
\*\*\*

Auprès d'un malade, ne faites pas le médecin, si vous n'avez étudié la médecine.

Le mot de l'Énigme de Novembre est ENVIE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : N'est point sage qui n'est maître de ses passions.

## RÉBUS



# TABLE

## DU TRENTE-SEPTIÈME VOLUME

### INSTRUCTION.

*Madame de Sévigné et ses émules*, par M<sup>lle</sup> A. Urbain, pages 1, 33, 193, 289 & 353. — *Voyage à travers les Mots*, par Ch. Rozan, 37 & 356. — *Ce que renferme un grain de chènevis*, par J. Pizzetta, 65. — *La Broderie*, Lettre à M<sup>me</sup> de B. par A. Rondelet, 97. — *Alphonse de Lamartine*, par M<sup>me</sup> B., 129. — *Salon de 1869*, par E. Chesneau, 161. — *Voyages au Pôle Nord*, par Richard Cortambert, 225 & 257. — *Canaletti*, par E. Chesneau, 321.

### BIBLIOGRAPHIE.

*Manuel pratique pour l'éducation des jeunes filles*, par l'abbé Nouwen, page 4. — *La Sibérie*, par M. de Lanoye, 5. — *Vie de Jésus racontée par une Mère*, par M<sup>me</sup> A. Le Giray, 39. — *Histoire de quatre ouvriers anglais*, par E. Jouveaux, 40. — *Euphrasie, Histoire d'une pauvre femme*, par M<sup>me</sup> M. Bourdon, 70. — *Maison rustique des enfants*, par M<sup>me</sup> Millet Robinet, 74. — *Cinéas*, par M. Villefranche, 102. — *Un noble cœur*, suivi de *Colombe*, par Étienne Marcel, 102. — *Agathe ou la première Communion*, par M<sup>me</sup> M. Bourdon, 132. — *La marquise Satin Vert*, par M<sup>me</sup> la baronne Martineau des Chesnez, 134. — *Jermola*, traduit du polonais, par Étienne Marcel, 164. — *Une Vie Orangeuse*, par lady G. Fullerton, 165. — *L'Apôtre Saint Jean*, par l'abbé Baunard, 196. — *La Cousine Philis*, par mistress Caskell, 197. — *Claire de Fouronne*, par Alfred de Themar, 198. — *Le Baron d'Aché*, par M<sup>me</sup> la comtesse de Mirabeau, 229. — *Nouveau Cours de Littérature*, par Chantrel, 230. — *Le Duc de Penthièvre*, par Honoré Bonhomme, 261. — *La Littérature française*, par M. Staaf, 263. — *Notions sur les Beaux-Arts*, par A. Chailot, 263. — *Les Goûters de la Grand'Mère*, par M<sup>me</sup> Carraud, 292. — *Marie Tudor & Elisabeth*, par M<sup>me</sup> M. Bourdon, 293. — *Adelaide Capece Minutolo*, par M<sup>me</sup> Augustus Craven, 324. — *L'Année géographique*, par Vivien de Saint-Martin, 325. — *La Perle d'Antioche*, par l'abbé Bayle, 326. — *La Bonté*, par Ch. Rozan, 359. — *Prières et Pensées Chrétiennes*, par M<sup>me</sup> la comtesse de Mirabeau, 360. — *Le Danger de Plaire*, par A. Rondelet, 360.

### ÉDUCATION.

*La Mère*, par M<sup>me</sup> Bourdon, page 6. — *La Légende de l'Ange gardien*, par M<sup>me</sup> la comtesse de Mirabeau, 9. — *La Famille Reydel*, par M<sup>me</sup> M. Bourdon, 10, 47, 85, 112, 145, 176, 199, 231, 264, 294 & 332. — *Autres temps, autres mœurs*, par V. Baston, 20. — *Une Feuille de Rose*, par Étienne Marcel, 41 & 75. — *Charlotte Stuart*, par M<sup>me</sup> M. B., 52. — *Une Corbeille*, par M<sup>me</sup> Marie Emery, 79. — *L'Enfant en blanc*, par M<sup>me</sup> Bourdon, 103. — *L'Oncle Hégésippe*, par L. Collas, 106 & 139. — *Abeilles & Bourdons opérette*, par M<sup>me</sup> A. Boisgontier, 135. — *La Demoiselle de Compagnie*, par M<sup>me</sup> la comtesse de la Rochère, 149, 166, 208, 242, 275, 309, 339, & 364. — *Le Château des Neiges*, par Michel Aubray, 171. — *Un Ami qui ferait battre des montagnes*, par M<sup>me</sup> la comtesse de Mirabeau, 179. — *Honneur et Profit*, scènes dialoguées, par M<sup>me</sup> de Stolz, 203. — *La Ressuscitée ou les Chevaux de*

*Cologne*, par A. Rondelet, 233. — *Mémoires d'un Hérisson*, par M<sup>me</sup> la comtesse de Mirabeau, 268. — *La Porte de ma Tante*, par M<sup>me</sup> de Stolz, 298. — *Mesdemoiselles Premagny*, par Michel Aubray, 304 & 326. — *Odile*, par M<sup>me</sup> Denizet, 361.

### POÉSIES.

*La Chercheuse de Mugnets*, par André Theuriet, page 22. — *Berceuse*, par Paul Collin, 54. — *Un beau Jour d'Automne*, par M<sup>lle</sup> Marie Jenna, 88. — *Renouveau*, par Paul Collin, 116. — *Le Rosier de ma fête*, par Paul Collin, 153. — *Le Vieillard et l'Enfant*, par M<sup>me</sup> Céliénie Bouillon, 184. — *L'Œuvre des Berceaux*, par J. T. de Saint-Germain, 214. — *Souvenirs*, par Anatole de Ségur, 247. — *Les Chevaux de bois*, par Paul Collin, 280. — *Au bord des bois*, par M<sup>lle</sup> Marie Jenna, 345. — *L'Ange du Pardon*, par A. Delatour, 372.

REVUES MUSICALES, par M<sup>lle</sup> Marie LASSAVEUR.

Pages 23, 55, 118, 153, 185, 216, 248, 281, 345 & 373.

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Poularde au vin de madère; Tranches de veau au jus; Céleri au jus; Crème économique, page 25. — Soles au fromage; Huitres au jus de citron; Raie à la sauce; Œufs brouillés aux anchois; Savarin, 88. — Pâté de veau; Poulet en bisque; Mousse d'oranges, 119. — Côtelette de mouton au jus; Anguille en daube, 155. — Potage Vertpré; Artichauts à la lyonnaise, 187. — Pain de bœuf imitant le pain de lièvre; Pâté de fruits; Compote de groseilles à froid, 218. — Pain de riz aux abricots; Terrine de bœuf; Pâté de saumon en maigre, 250. — Gâteau à la Mazarine, 283. — Conserve de crevettes, 314. — Volaille en daube; Endives à la crème, 347. — Potage Parmentier; Restes de lièvre aux champignons; Rôti de foie de veau, 375.

### CORRESPONDANCE.

Pages 25, 57, 89, 120, 155, 187, 218, 250, 283, 315, 347 & 376.

### MODES.

Pages 29, 60, 92, 123, 157, 189, 221, 252, 285, 317, 349 & 377.

### EXPLICATIONS DES TRAVAUX.

Pages 30, 61, 94, 125, 156, 191, 223, 254, 287, 319, 351 & 379.

### MOSAIQUES ET DEVINETTES.

Pages 32, 64, 95, 160, 192, 224, 256, 288, 352 & 380.

### RÉBUS.

Dessinés par L. LEVERT & gravés par CH. GILBERT. C'est la mère qui fait le nid, page 32. — Il ne faut point juger des gens sur l'apparence, 64. — On danse toujours assez bien quand c'est la fortune qui joue du violon, 96. — La modération est le trésor du sage, 128. — Tel pense avoir gagné qui souvent a perdu, 160. — Plaisir et bonheur sont deux, 192. — Les beaux esprits se rencontrent, 224. — Nécessité est mère d'invention, 256. — Mieux vaut science que richesse, 288. — Ne fait rien qui n'achève rien, 320. — N'est point sage qui n'est maître de ses passions, 352. — Où la chèvre est liée, il faut qu'elle broute.

GRAVURES D'ART.

*Scène d'intérieur*, d'après Verkolie, dessiné par A. Nargeot, gravé par Nargeot père. — *La lettre*, gravé par M. Flaming, d'après M. Toulmouche. — *Kane et ses compagnons surpris par des ours*, gravé par M. Masson, d'après M. A. de Neuville. — *Venise*, gravé et dessiné par Outhwaite, d'après Canaletti. —

18 GRAVURES DE MODES.

Voir à l'article l'Explication des travaux.

IMITATIONS DE PEINTURE ET D'AQUARELLES, TAPISSERIES EN COULEURS, FILETS, CROCHETS, FRIVOLITÉ, TRAVAUX EN COULEURS, REPOUSSÉS, etc., etc.

JANVIER. DEUX TAPISSERIES COLORIÉES : 1<sup>o</sup> Une bande pour ameublement. 2<sup>o</sup> Douze modèles pour pantoufles. CALENDRIER PORTE-LETTRÉS. — 1<sup>er</sup> CAHIER. — Broderie. — Petits travaux.

FÉVRIER. IMITATION D'AQUARELLE : Un bouquet de fleurs. — TAPISSERIE COLORIÉE : Une feuille de paravent. — PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL : 1<sup>er</sup> côté, crochet et filet guipure. — 2<sup>me</sup> côté, crochet, filet-guipure et application sur tulle. — 2<sup>e</sup> CAHIER : Broderies. — Petits travaux.

MARS. IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE : Une distribution de prix. — 3<sup>e</sup> CAHIER : Broderies. — Petits travaux.

AVRIL. TAPISSERIE EN COULEURS : Fond cachemire pour coussin, chaise, etc. PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL, EN RELIEF : N<sup>o</sup> 1 Dentelle en frivolité à un seul fil. N<sup>o</sup> 2 Dentelle en frivolité à deux fils, imitation de guipure. — N<sup>o</sup> 3, carré en mignardise et crochet. — 4<sup>e</sup> CAHIER : Broderies. — Petits travaux.

MAI. TAPISSERIE EN COULEUR : Fond pour coussin, chaise, fauteuil etc. — PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL ET TAPISSERIE PAR SIGNES (1<sup>er</sup> côté). — 1 carré filet-guipure. — 2 entre-deux filet-guipure. — 3 pointe en filet-guipure. — 4. Fond filet brodé. — 5. Bordure filet brodé. — (2<sup>e</sup> côté) Tapisserie par signes : deux fonds. — 5<sup>e</sup> CAHIER : Broderies. — Petits travaux.

JUIN. TRAVAUX EN FIL EN RELIEF. Pelote en frivolité. — 6<sup>e</sup> CAHIER : Broderies. — Petits travaux.

JUILLET. TRAVAIL EN COULEUR : Pochette à frivolité. — 7<sup>e</sup> CAHIER : Broderies. — Petits travaux.

AOUT. TRAVAIL EN COULEUR : Petite broderie orientale sur cachemire pour dessous de facon. — PLANCHE DE CROCHET, FILET-GUIPURE, APPLICATION, FRIVOLITÉ ET TAPISSERIE PAR SIGNES. — 1<sup>re</sup> partie d'un abat-jour. — 8<sup>e</sup> CAHIER : Broderies. — Petits travaux.

SEPTEMBRE. 2<sup>me</sup> partie d'un abat-jour. 9<sup>e</sup> CAHIER : Broderies. — Petits travaux.

OCTOBRE. TAPISSERIE EN COULEURS : Descente de lit. — Dernière partie de l'abat-jour. — 10<sup>e</sup> CAHIER : Broderies. — Petits travaux.

NOVEMBRE. DEUX MORCEAUX DU CALENDRIER DE 1870. 11<sup>e</sup> CAHIER : Broderies. — Petits travaux.

DÉCEMBRE. IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE. Pendant de la distribution des prix donnés en Mars. — COMPLÉMENT DU CALENDRIER DE 1870, trois morceaux. — 12<sup>e</sup> CAHIER : Broderies — Petits travaux.

PLANCHES DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. Planche I. — UNE GRANDE PLANCHE RECTO ET VERSO. Corsage montant pour dame. Corsage décolleté pour jeune fille. — Robe tunique pour petite fille. — Chemise pour petit garçon de trois à cinq ans. — Pantalon. — Guêtre.

FÉVRIER. Pl. II. — UNE PETITE PLANCHE PATRONS A DÉCOUPER. Corsage décolleté (de trois grandeurs différentes). — Bonnet mantille. — Ceinture.

MARS. Pl. III. — UNE PETITE PLANCHE RECTO ET VERSO. Toilette de jeune fille (de la gravure du 1<sup>er</sup> mars). — Tour-nure panier. — Robe pour petit garçon (gravure du 1<sup>er</sup> mars).

AVRIL. Pl. IV. — UNE PETITE PLANCHE PATRONS A DÉCOUPER. Chemisette (de trois grandeurs différentes) pour jeune fille et petite fille. — Parure col marin, manchette double. — Fichu de la parure (1<sup>re</sup> page du cahier).

MAI. Pl. V. — UNE GRANDE PLANCHE DE CONFECTIONS, RECTO ET VERSO. Hernani. — Pompadour. — Sévigné. — Fleur de jeunesse. — Patrie.

JUIN. Pl. VI. — UNE GRANDE PLANCHE DE PATRONS A DÉCOUPER. Corsage de la toilette de jeune fille (gravure du 1<sup>er</sup> juin), (deux grandeurs différentes). — Tunique pour petite fille (même gravure), (deux grandeurs différentes). — Capuchon sicilien (deux grandeurs différentes).

JUILLET. Pl. VII. — GRANDE PLANCHE RECTO ET VERSO. Déshabillé. — Metternich. — Collet à capuchon.

AOUT. Pl. VIII. — PETITE PLANCHE RECTO ET VERSO. Costume en toile japonaise. — Corsage de dessous. — Bonnet d'enfant. — Col-guimpe. — Bonnet de nuit.

SEPTEMBRE. Pl. IX. — PETITE PLANCHE PATRONS A DÉCOUPER. — Corsage blouse pour costume d'intérieur (de trois grandeurs différentes).

OCTOBRE. Pl. X. — UNE GRANDE PLANCHE DE CONFECTIONS. Mantelet Marguerite. — Southampton waterproof. — Manteau Lucy. — Tunique Edwige. — Casaque Saratof.

NOVEMBRE. Pl. XI. — UNE PETITE PLANCHE RECTO ET VERSO. — Bonnet du matin. — Water-proof pour petite fille. — Tablier pour pensionnaire. — Pantalon.

DÉCEMBRE. Pl. XII. — UNE GRANDE PLANCHE PATRONS A DÉCOUPER. — Corsage de la première toilette (gravure du 1<sup>er</sup> décembre), (deux grandeurs différentes). — Chapeau pour baby. — Détails du calendrier.

MUSIQUE.

JANVIER. *Souviens-toi*, mélodie, paroles de Paul Dubourg, musique de Mendelssohn. — *Les Pionniers*, chœur par A. Rocheblave. — *Divina*, polka-mazurka, par Keller.

MARS. *Le Printemps*, rondeau, paroles de Paul Dubourg, musique de Nicolini. — *Jeanine*, valse par A. Marquerie.

Mai. *Abeilles et Bourdons*, opérette, paroles de M<sup>me</sup> A. Boisgontier; musique de M. Laurent de Rillé.

JUILLET. Grande valse brillante de Chopin; op. 18.

SEPTEMBRE. Sonate XII de Mozart. — *Les Noces de Nanette*, par Ch. Chaulieu.

NOVEMBRE. *Soirées de Grenade*, 2<sup>me</sup> quadrille, par Marcaillou. — *Sturm-March*-galopp, par B. Bilse.



JOURNAL DES DEMOISELLES  
ET  
PETIT  
COURRIER DES DAMES  
RÉUNIS  
MODES DE PARIS

I, BOULEVARD DES ITALIENS, I

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 23 fr.; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr.; Trois mois, 8 fr. 50

TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	Paris.. . . . .	15 fr.
	Départements.. . . . .	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modes par mois.	Paris. . . . .	16 fr.
	Départements.. . . . .	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	Paris.. . . . .	20 fr.
	Départements.. . . . .	24 fr.

ÉDITION MENSUELLE

Couverture chamois

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

PARIS : 10 francs par an. — DÉPARTEMENTS : 12 francs par an.

À ces quatre dernières éditions les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier et se font pour l'année entière.

ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL  
I, Boulevard des Italiens, I.

POUR L'ANGLETERRE :  
Chez FULLER, 61, Pall Mall, London.

POUR L'AUTRICHE :  
Chez BRAUMULLER ET SOHN, Graben-Sparkasse,  
à Vienne.

POUR L'ITALIE :  
Chez BEUF, à Gênes; — BOCCA, à Turin; —  
VIEUSSEUX, à Florence; —  
MERLE, à Rome; — PELLERANO, à Naples.

POUR LA PRUSSE ET LA RUSSIE :  
Par l'entremise des directeurs des Postes  
de Cologne et de Strasbourg.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE :  
Chez M. DESTERBECK,  
rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 1 FRANC 50.

